salut les copains

N 18 1,50 F / BELGIQUE 18 FR SUISSE 1,40 FR / CANADA 35 CENTS





S.L.C. à New-York

Enfin, S.L.C. arrive à New York ! Jusqu'à présent, il était presque impossible de l'y trouver, mais une librairie française vient d'en recevoir quelques exemplaires : on se les arrache ! Sais-tu que la chanson qui l'emporte en ce moment, au « hit-parade » du Cash-Box, est une ballade française, « Dominique », interprétée par Sœur Sourire, une jeune religieuse belge ? Quoiqu'il ne s'agisse pas là de rock, cela a fait un sérieux plaisir aux copains francophones.

Philippe CHABRIER, New York.

Bientôt deux ans

Qu'est-ce qui t'a pris, cher Daniel ? Pourquoi as-tu passé à ton émission cet affreux disque de Sœur Sourire ? En Belgique, on ne l'entend heureusement plus depuis lontemps; car « Dominique » n'est pas une chanson récente : Radio-Bruxelles nous l'avait fait écouter pendant des semaines au moment de sa première publication, il y a bientôt deux ans.

Marie-France HEURTEL, Liège.

Un conte de fées

Formidable, Daniel, le reportage sur Johnny et Sylvie aux U.S.A. Ce qui est bien, dans le cas de ces deux vedettes, c'est qu'en les voyant on a une très forte envie de se trouver à leur place. Ils sont beaux, célèbres, joyeux, admirés; c'est un conte de fées, en somme.

Eliane BLANCHOT, Lyon.

"Walking alone"

Ici, en Angleterre, on connaît assez mal les chanteurs français. De temps en temps, nous entendons parler de Charles Trenet ou d'Yves Montand, mais très peu d'autres, qui, souvent, sont de loin plus intéressants : personne n'écoute les disques de Johnny Hallyday, ni ceux de Sylvie. Seul a un petit nom chez nous Richard Anthony — grâce, en particulier, à « Walking alone » (l'adaptation qu'il a écrite de « A Malypense »). Heureusement, nous recevons S.L.C., qui nous renseigne.

Rod TAYLOR, Nottingham.

L'oie de bon aloi

Moi, j'ai eu le rare plaisir de jouer au jeu de l'oie des vedettes paru dans S.L.C. de Noël avec le copain qui a conçu ce jeu, Gérard Asaria, et qui est troufion avec moi (et dans la même carrée). Quant aux petits dessins de Christiane Neuville, attention les yeux, ils étaient marrants.

Claude SALVETAT, Montlhéry.

Alamo : 103, pas 145

Chouchou ne m'en voudra pas de lui signaler une erreur qui s'est glissée dans son carnet d'adresses, à propos de Frank Alamo. En effet, l'adresse de Frank est : 103, avenue Henri-Martin, à Paris (XVIe).

Daniel PRAT, Paris.

Pull-over jaune

J'ai bien aimé, cher Daniel, la grande photo-couleur de Jean-Jacques Debout dans le dernier numéro : celle où il est vêtu d'un pull-over jaune et d'un blouson sombre. Il a l'air si gentil ! Quand Jean-Jacques se montrera-t-il de nouveau sur scène ? J'ai hâte d'aller le voir, il est assez beau, je trouve...

Catherine MEAUX, Angers.

Pourquoi si sombre...

Ce qui m'amuse toujours, quand je regarde le visage d'Eddy Mitchell dans un journal, c'est l'air bizarre et fâché, contracté, que prend le chanteur, comme s'il avait horreur de l'appareil qui le photographie. Pourquoi est-il si sombre ? Eddy est un bon chanteur, qu'il ait donc une bonne tête.

Alain BONNEFOY, Tarascon.

(Suite page 5.)



(Suite de la page 3.)

Dieu et Claude François

Désireux depuis longtemps de mieux connaître le phénomène « Salut les Copains », je me suis précipité, il y a quelques jours, chez un marchand de journaux pour acheter votre revue, et j'ai attendu hier, avec impatience pour l'écouter, l'heure de votre émission... Au fond, dans tout cela, une seule chose m'ennuie : vous ne pensez pas assez à Dieu. Pourquoi par exemple, avoir fait dire à Claude François, dans votre numéro 16, que Dieu « le tracassait » ? Dieu est-il fait pour tracasser les hommes ?

François VILLEMINOT, séminariste, Luxeuil-les-Bains.

Pour John Kennedy

A la suite des événements plutôt tragiques survenus, récemment, aux U.S.A,. plusieurs copains et moi-même avons pensé à te faire une suggestion : pourquoi ne consacrerais-tu pas dans S.L.C. quelques pages à John Kennedy, à sa vie, à son histoire ? Pourquoi, même, ne lui réserverais-tu pas l'habituelle photo géante en couleurs, située au centre du journal ? Kennedy, c'était un monsieur terrible, nous l'adorions... Je ne comprends pas que quelqu'un ait pu lui être hostile.

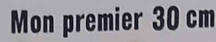
Claude Pelletier, Sartrouville.

Une jolie tête

Chouchou nous a présenté un charmant chanteur anglais : Tony Victor. Pourquoi ne nous parles-tu pas de lui plus longuement, puisqu'il enregistre maintenant en France, et en français ? Je l'ai vu pendant la tournée qu'il a faite avec Gene Vincent : je peux te dire qu'il a une voix formidable et qu'il sait se tenir sur scène. Et puis, une jolie tête de plus dans le journal, ce serait agréable !

Denise DURAND, Lille.

JACKY MOULIERE



Mon premier 30 cm

LAM' DI LAM'
UN BEAU JOUR VALERIE
VIVRE AVANT DE MOURIR
ALICE DU PAYS BLEU
DONNE, N'ATTENDS PAS
A DEUX PAS D'UN ANGE
DANSE LE BIRDLAND
JACKY LA GUITARE
IL FAUT QUE TU REVIENNES
LA ROMANCE COMMANDE BABY

TINY YONG

Mon premier 25 cm

JE NE VEUX PLUS T'AIMER
LE CARROSSE BLANC
MA POUPEE
EN REVE
TAIS-TOI PETITE FOLLE
UN SEUL GARÇON SUR LA TERRE
SYRACUSE





les chansons chouchous du mois

■ RIEN N'A CHANGE

Paroles et musique de J. Hallyday, Eddy Vartan et Ralph Bernet. Interprétée par Johnny Hallyday.

Rien ici, non, rien n'a changé
Et le temps semble arrêté
Mais l'enfant, la fille sage
Lentement s'est transformée
Rien ici, non, rien n'a changé
Et le vent me reconnaît
Mais l'enfant au doux visage
Qui marchait à mes côtés
A changé.
La terre est bien la même
Légère sous mes pieds
C'est vrai
Non, ici, non, rien n'a changé
Et le temps semble arrêté
Mais l'enfant de mon jeune âge
Mon étoile du passé
A changé.

Par autorisation des Editions Ray Ventura-Labrador.

■ FILE, FILE, FILE

Paroles et musique originales de Sonny Curtis.
Paroles françaises de Vline Buggy.
Interprétée par Frank Alamo.

Elle file, file, file, file
La route qui va vers toi
Elle file, file, file, file
Cette route-là
Plus elle file, file, file
Et plus je suis fou de joie
Car je sais bien d'avance qu'au bout de [cette route
Tu te jetteras dans mes bras
L'aiguille marque deux cents au comp- [teur
Tiens bon, mon moteur
Car il y a urgence dans mon cœur
Je fais la course au bonheur
Je fais la course au bonheur
Tout défile et file, file, file
Là, dans mon rétroviseur
Les grandes villes, villes, villes, villes
Les bois, les champs et les fleurs
Je ne viens pas t'enlever sur mon cheval
Comme un Roméo
Moi, je viens sur une machine infernale
Un cabriolet trois cents chevaux
Un cabriolet trois cents chevaux
Et je file, file, file, file
T'offrir de t'aimer toujours
Oui, je file, file, file, file
Sur la route de l'amour.

Par autorisation des Editions Pigalle.

■ CE MERVEILLEUX GARÇON

Paroles originales et musique de B. Holland, L. Dozier, E. Holland.
Paroles françaises de Maurice Pon.
Interprétée par Audrey.

Ce merveilleux garçon
Tu l'avais
Et toutes les filles auraient voulu ta [place
Mais tu flirtes avec tous ceux qui pas- [sent
Tu es du genre jamais satisfait
C'est tant pis pour toi
C'est tant pis pour toi
Car il ne reviendra pas
Faire marcher les gars ça t'avance à [quoi
Tu perds le plus merveilleux garçon [du monde

Oui ce merveilleux garçon
C'est à ma porte qu'il vient frapper
Car chez moi il est heureux
Oh ! tu peux te lamenter
Nous deux c'est du sérieux
C'est tant pis pour toi
C'est tant pis pour toi
Un seul gars ne te suffit pas
Eh bien, qui trop embrasse mal étreint
Tu perds le plus merveilleux garçon du [monde

Oui, ce merveilleux garçon
Il est venu tout droit dans mes bras
Mais toi, mêle-toi de ce qui te regarde
Moi, quand j'aime un garçon je le garde
Je suis du genre qui ne partage pas
C'est tant pis pour toi
C'est tant pis pour toi
Ton amour ne reviendra pas
Tu peux bien pleurer je le garderai
C'est le plus merveilleux garçon du [monde

Oui, ce merveilleux garçon.

Par autorisation des Editions Pigalle.

■ PAS SI SIMPLE QUE ÇA

Paroles originales et musique de William Linton et Larry Huff
Paroles françaises de Pierre Cour
Interprétée par les Surfs.

Mes amis m'ont dit :
Tu verras
Tu verras
Il te prendra dans ses bras
Tu vois
Comme c'est simple
Tu lui diras
Que tu l'aimes et puis voilà
Pour moi ce n'est pas si simple
Pas si simple que ça
Mes amis m'ont dit :
Emmène-le
Embrasse-le
Il deviendra amoureux
Tu vois
Comme c'est simple
Oui, mais voilà
Comme c'est la première fois
Je trouve que ce n'est pas si simple
Pas si simple que ça
Moi, je l'aime
Moi, je l'aime tant
Et j'ai peur qu'il me dise non
Mais s'il m'aime
Oh, oui, s'il m'aime aussi
Je lui donnerai toute ma vie
Eh bien, tu n'as qu'à lui dire
Simplement
Ce que tu viens de nous dire
Dis-lui que tu l'aimes
Je voudrais bien, mais quand il est là
Oui, quand il est là,
Ce n'est pas si simple
Pas si simple que ça
Moi, je l'aime
Moi, je l'aime tant
Et j'ai peur qu'il me dise non
Mais s'il m'aime
Oh oui, s'il m'aime aussi
Je lui donnerai toute ma vie
Eh bien, tu n'as qu'à lui dire
Simplement
Ce que tu viens de nous dire
Dis-lui que tu l'aimes
Je voudrais bien, mais quand il est là
Oui, quand il est là,
Ce n'est pas si simple
Pas si simple que ça.

Par autorisation des éditions Chappell.

■ TE VOICI

Paroles et musique originales de Claude de Metrius.
Paroles françaises de Ralph Bernet et Pierre Guitton.
Interprétée par Eddy Mitchell.

Elle est finie ma peine, te voici
Oui, elle est finie, ma peine, te voici
Je ne regarderai plus l'heure c'est promis
On va recommencer oui encore à s'ai- [mer

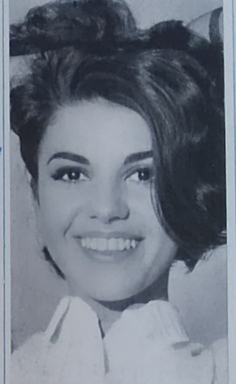
Mes pleurs je les oublierai
Elle est finie ma peine te voici
Tous les pleurs du passé se meurent [te voici
Rien ne sera si tendre que notre amour
Qui nous soutiendra au long des jours
Elle est finie, ma peine, te voici
Chaque nuit sera la meilleure te voici
Oh ! non, ne me dis rien, laisse-moi t'em- [brasser

Car ma vie c'est t'aimer
Car ma vie c'est de t'aimer
Elle est finie ma peine te voici
Chaque nuit sera la meilleure te voici
Finie ma peine
Finie ma peine
Finie ma peine
Finie ma peine
Je dis adieu à ceux qui pleurent te voici.

Par autorisation des Editions Pigalle.



AUDREY



Mon premier disque

CE MERVEILLEUX GARÇON
(You lost the sweetest boy.)

PARTEZ TOUS MES AMIS
(Everybody go home.)

TU M'AS MANQUE CHERI

LE SOLEIL SANS MOI
(Saturday sunshine.)



C'EST BIEN JOLI D'ETRE COPAINS

Paroles de Billy Nencioli
Musique de Jacques Revaux
Interprétée par Pascal le petit Prince.

C'est bien joli d'être copains
C'est bien joli, oui, mais enfin
Ça sert à quoi, ça ne sert à rien
De rester la main dans la main
C'est bien joli d'être copains
C'est bien joli et c'est très bien
On joue toujours, oui, mais voilà
Parler d'amour on n'ose pas
C'est pourtant très simple
Si l'on veut s'entendre
Il n'y a rien à dire
C'est encore plus simple
Pour bien se comprendre
Il suffit d'un sourire
Mais en attendant
On perd trop de temps
Ça fait bien longtemps
Que l'on s'attend
C'est bien joli d'être copains
Ça sert à quoi, ça ne sert à rien
De rester la main dans la main
C'est pourtant très simple
Si l'on veut s'entendre
Il n'y a rien à dire
C'est encore plus simple
Pour bien se comprendre
Il suffit d'un sourire
Mais en attendant
On perd trop de temps
Ça fait bien longtemps
Que l'on s'attend...

Par autorisation des éditions Manèges.

DUM DUM DEE DUM

Paroles anglaises de Marvin More
Paroles françaises de Franck Gerald
Musique de Bernie Wayne
Interprétée par les Surfs.

Dum dum dee dum dum
Dum dum dee dum dum
Quand je veux lui parler d'amour
Mes amis, depuis quelques jours,
Elle me laisse dire,
Me fait un beau sourire
Puis elle fredonne :
Dum dum dee dum
Et quand je cherche à l'embrasser
Quand je la serre d'un peu trop près
Doucement elle se dégage
Elle prend un air bien sage
Puis elle fredonne :
Dum dum dee dum
Je sais bien ce qu'elle veut
Mais en vérité
Je suis trop jeune
Pour me marier
Oh non, je ne me vois pas du tout

(Suite de la page 7.)

A l'église, avec la corde au cou
Rien à faire pour la raisonner
Elle ne veut même pas m'écouter
Mais pour bien me faire comprendre
Qu'elle ne veut plus attendre
Elle me fredonne :
Dum dum dee dum
Dum dum dee dum
Mais je ne peux pas m'en passer
Alors, adieu la liberté
Demain quand je la verrai
Je sais que je répondrai
Dum dum dee dum
Dum dum dee dum...

Par autorisation des éditions Chappell.

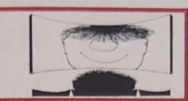
ATTENTION ! ACCIDENT SUR L'AUTOROUTE DE L'OUEST

Paroles et musique de Jil et Jan - B. Wilson
Interprétée par les Gam's.

Attention, accident sur l'autoroute de l'Ouest !
Un coup de téléphone déchirant la nuit
Et ces mots sur des fils de pluie
Oui, c'était la phrase que le vainqueur devait dire
Afin d'annoncer à tous les copains le pire
Attention, accident sur l'autoroute de l'Ouest !
Pour régler une histoire de cœur
Deux garçons qui se riaient de la peur
A minuit juste dans leur voiture de sport
S'étaient retrouvés pour une course à la mort
Attention, accident sur l'autoroute de l'Ouest.
Jack avait une « Jag » de grande puissance
Et dans le corps du gin pour se donner confiance
Jean-Pierre par contre n'avait, il faut l'avouer,
Que sa vieille Ford et ses mains pour se bagarrer
A peine partis ils ont de suite compris
Que tous les coups défendus étaient permis
Gonflés d'orgueil et fonçant dans le bruit
Chacun luttait rageusement pour sa vie
Attention, accident sur l'autoroute de l'Ouest !
Un coup de téléphone déchirant la nuit
Et ces mots sur des fils de pluie
Oui, c'était la phrase que répétait Jean-Pierre
Des pleurs dans la gorge comme une prière
Attention, accident sur l'autoroute de l'Ouest !

Par autorisation des éditions Tutti.

CINÉMASCOPAINS



CHATEAU EN SUEDE... **UN FANTOME ET UN CADAVRE.** Film de Roger Vadim, avec Monica Vitti, Curd Jurgens, Jean-Claude Brialy, Françoise Hardy. Dans le décor antique d'un vieux manoir suédois, où Hugo Falsen, châtelain mystérieux et terrible, vit jaloux de sa deuxième femme, une série de faits troublants et... d'accidents se succèdent à partir du jour où Eric, un cousin d'Hugo, venu se retirer au château, tombe amoureux d'Eléonore... et découvre un « fantôme » et un cadavre... Un film excellent et très drôle qui marque l'apparition à l'écran d'une nouvelle comédienne délicieuse : Françoise Hardy.

PEAU DE BANANE... **LES VOLEURS VOLES.** Film de Marcel Ophüls, interprété par Jean-Paul Belmondo et Jeanne Moreau. Un couple d'escrocs sympathiques, sous le prétexte de se venger de deux businessmen peu scrupuleux, inventent les combines les plus incroyables pour les délester de leur fortune... tout en s'escroquant entre eux avec la plus parfaite sérénité. Une histoire savoureuse, contée avec art et drôlerie, qui bénéficie des interprétations magistrales de Jean-Paul Belmondo et de Jeanne Moreau.

SCARAMOUCHE... **UN COMEDIEN PAS COMME LES AUTRES.** Film en couleurs d'Antonio-Isasi Issasmendi, interprété par Gérard Barray et Michèle Girardon. Les exploits du comédien satirique Robert Lafleur, alias Scaramouche, qui, par son talent de séducteur et de ferrailleur, réussit à découvrir une odieuse substitution dont il devait être, sans le savoir, la propre victime... Un film alerte et gai, sans prétention pourtant, et qui plaira surtout aux plus jeunes...

LES SEQUESTRES D'ALTONA... **QUINZE ANS DANS UN GRENIER.** Film de Vittorio de Sica, interprété par Maximilian Schell, Sophia Loren, Robert Wagner. Un magnat de l'industrie allemande, condamné par son médecin et qui cherche à assurer sa succession, tente de faire revenir à la réalité un de ses fils, Franz, ancien officier de la Wehrmacht et criminel de guerre, qui vit prostré dans un grenier depuis la fin de la guerre, entre ses illusions et ses remords... Ce film, librement inspiré de la pièce de Sartre, est une œuvre riche, prenante, qui mobilise toutes les facultés de l'attention et de la réflexion.

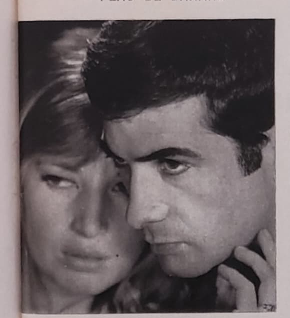
DOCTEUR JERRY ET MISTER LOVE... **UN CURIEUX PROFESSEUR.** Film de Jerry Lewis, interprété par Jerry Lewis et Stella Stevens. Le docteur Jerry, professeur distrait, complexé... et chahuté, décide un jour de se venger du sort, et il invente, en mélangeant dans son laboratoire les potions les plus bizarres, un élixir qui le transforme (provisoirement) en un jeune play-boy séduisant et bagarreur. Sur le thème éternel du dédoublement de la personnalité, Jerry Lewis crée deux rôles hauts en couleurs. Passons sur la morale bébête qu'il a voulu dégager des cinq (et pénibles) dernières minutes du film...

MEFIEZ-VOUS MESDAMES... **UN MONSIEUR QUI JOUE AUX DAMES.** Film d'André Hunebelle, interprété par Michèle Morgan, Paul Meurisse, Danielle Darrieux. « Monsieur bien sous tous rapports. Situation libérale importante. Dynamique. Affectueux. Très bien physiquement » : un grand avocat récemment sorti de prison cherche par le truchement de cette annonce à s'attirer la sympathie de cœurs incompris et s'attire à ce propos pas mal d'ennuis inattendus. Un film à voir, si vous aimez rire. Mais on l'oublie très vite.

LE BON ROI DAGOBERT... **UNE PAGE D'HISTOIRE REVUE ET CORRIGEE.** Film de Pierre Chevalier, interprété par Fernandel, Gino Cervi, Marthe Mercadier. Un jeune élève, fâché avec l'histoire de France, et qui a « récolté » un pensum de cent lignes sur le roi Dagobert, réinvente à sa façon, en prêtant aux héros les visages de ses familiers, et en faisant preuve de l'imagination la plus romanesque, l'histoire de ce fameux roi et de Saint-Eloi, son non moins fameux conseiller. Un Fernandel en forme, entouré d'excellents comédiens.



PEAU DE BANANE



CHATEAU EN SUEDE



SCARAMOUCHE



SYLVIE VARTAN (Page 36).



CHOUCHOU (Page 58).



JACKY MOULIERE (Page 50).

salut les copains

Avec mes super vœux pour 64. Daniel.

SOMMAIRE N° 18 - JANVIER 1964

Photos : Jean-Marie Périer : couverture, pages 22 à 33 ; pages 36, 37 et 39 ; pages 44 à 57 - André Berg : pages 44, 45 et 61 - Benjamin : page 61 - Bass : page 45 - Teddy Piaz : page 20 - Daniel Frasnay : page 21 - Kicia : page 18 - Belgo Presse : page 18 - M.G.M. : pages 44-45 - Dessins Wolinski : page 62 - Fix : pages 58, 59 et 60. (Les dessins de Fix parus dans « S.L.C. » sont inédits, la reproduction en est interdite.)

Rédaction, Administration
Publicité : 8, rue Marbeuf
Paris-8e. Tél. : ELY. 95-59

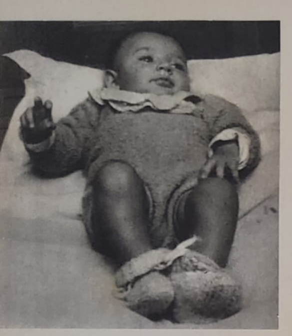


Service de vente :
51, rue Pierre-Charron
Paris-8e. Tél. : BAL. 07-62

Les manuscrits non insérés ne sont pas renvoyés à leurs auteurs.

johnny de zér à onze ans

Ce bébé qui à 8 mois avait déjà le sens du show et se roulait par terre à l'heure du biberon, c'est Johnny Hallyday. Illustré de photos inédites, voici le récit des premières années de sa vie, par Raymond Mouly





Les plus vieilles photos de Johnny, conservées par sa mère : un sourire et des yeux qui n'ont pas changé.

Plus on connaît Johnny, plus on l'aime. Plus on l'aime, plus on souhaite le connaître mieux, c'est-à-dire : négliger pour un temps ce qu'il représente aujourd'hui ; s'interdire soudain de s'intéresser à lui parce qu'il chante bien, ou qu'il est beau, ou qu'il est riche, ou que les gens l'appellent l'idole des jeunes ; mais plutôt s'efforcer d'imaginer pourquoi et comment le destin aux voies impénétrables voulut faire de lui le symbole vivant d'une génération prodi-



gieuse ; s'attacher à ne voir en lui que ce qui reste quand on lui ôte les oripeaux de la gloire ; tenter de démonter les plus secrets rouages de son âme ; s'acharner enfin à trouver l'impossible réponse à cette question qui devient vertigineuse pourvu qu'on veuille bien oublier qu'elle est aussi le titre d'un film : « D'où viens-tu, Johnny ? » Même lui ne saurait y répondre complètement. On ne se raconte pas bien soi-même, surtout lorsqu'il s'agit de retracer l'histoire de sa vie de zéro à onze ans : on répète forcément ce qu'on en a appris. Et puis, Johnny n'évoque pas volontiers son enfance. Quand il dit que parfois il se demande si la providence n'avait pas omis de prévoir pour lui une place sur cette terre, il a ses raisons. Quelquefois, je l'ai vu penser au gosse qu'il fut, parce qu'on le priait de s'en souvenir. Le regard perdu vers un insaisissable horizon, il restait silencieux et grave, comme figé. Dans sa tête, sur cet écran intime où nous nous sommes tous essayés à projeter à l'envers le film de notre passé, des images défilaient. A ce jeu, hier, avant-hier, puis avant avant-hier reviennent vite et bien. Les récentes années aussi. Puis, le cinéma se détraque, et les séquences les plus précieuses, celles qui, peut-être, expliqueraient tout le présent, celles que la science des psychanalystes est elle-même souvent impuissante à arracher à l'ombre, deviennent floues. Le plus lointain passé, sur cette pellicule imaginaire, apparaît quand même presque toujours de la même façon pour tous les hommes : une scène, brève comme la lueur d'un flash, fixe comme une photo et muette comme elle, restitue le sourire d'une maman. Au reste, ce sourire, celui de la maman de Johnny, nulle évocation ne serait nécessaire pour le retrouver. Vingt ans après la naissance de ce garçon hors série, il reste d'une fraîcheur miraculeuse, d'une pureté intemporelle.

Quand j'ai rencontré pour la première fois cette mère qui pourrait aisément se faire passer pour une sœur, personne ne me l'a présentée, mais j'ai deviné qui elle était. C'était en Provence, au soir de ce 15 juin où l'on fêtait le 20ᵉ anniversaire de Johnny. Une longue silhouette aux mouvements mesurés et gracieux, un immense regard bleu pastel où le regard se perd, une timidité souriante que je lui connaissais bien — à lui — tout me disait que c'était elle. Aussitôt, j'ai eu envie de lui parler. Je n'ai pas pu. Elle avait l'air trop apeuré, comme égarée dans cette fête où le Tout-Paris s'était invité. Elle s'est dissoute dans la foule, avant qu'une circonstance favorable ne la mette à portée de mes compliments. Mais je voulais entendre le son de sa voix. Il le fallait. Tant pis, ce serait pour une autre fois. D'ailleurs, aurais-je osé ? J'avais lu, comme beaucoup d'entre vous, bon nombre d'articles odieux sur les parents de Johnny. Doublement odieux, même, car en lui faisant dire, par exemple : « Pour moi, ma mère n'existe pas », c'est lui qu'on visait. Vous connaissez l'adage : « Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose. »

FAIRE LE POINT

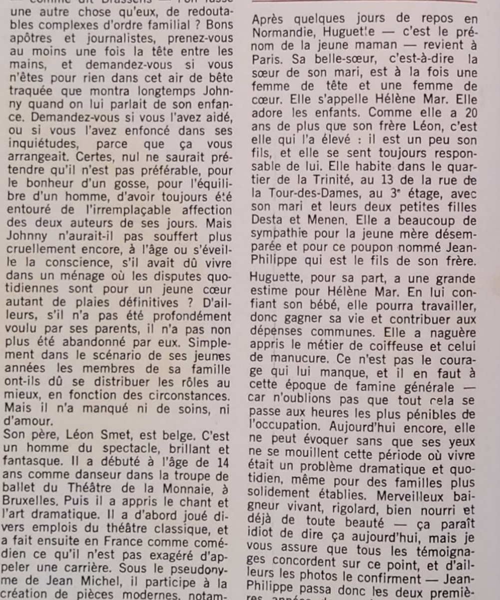
Il en restait assez, en effet, pour que j'hésite longtemps avant de demander à Johnny s'il m'autorisait à interviewer sa mère à propos du passé. Il a dit oui, sans l'ombre d'une hésitation. Même s'il avait dit non, je crois bien que je me serais risqué à commettre envers lui le premier geste inamical : j'aurais été la voir quand même. J'aurais appris, de toute façon, qu'elle existait pour lui tout comme il existait pour elle.

Mais quel régal, évidemment, pour une certaine presse qui cultive les faux scandales tout en restant étrangement muette sur les vrais, que d'insister lourdement sur l'enfance « anormale » de l'idole. Anormale, qu'est-ce que ça veut dire ? Que ses parents n'ont pas consulté le curé ni avant de le faire, ni après l'avoir fait ? Qu'ils l'ont vu naître au moment même où ils venaient de comprendre qu'ils ne pourraient en aucun cas vivre ensemble, et de prendre, d'un commun accord, la décision de se quitter ? Qu'une sorte de malédiction pesait sur cet enfant dès sa venue



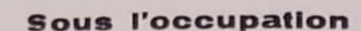


au monde, qui expliquait sa fureur de vivre, ses « dérèglements », sa dévotion à un art également maudit ? Assez d'hypocrisie, assez de psychologie de bazar, assez d'appels du pied au mauvais juge qui dort en tout lecteur de gros titres. Qui n'aurait attrapé, à sa place à lui, dès l'âge



de la grande rentrée dans ce monde où les braves gens n'aiment pas que — comme dit Brassens — l'on fasse une autre chose qu'eux, de redoutables complexes d'ordre familial ? Bons apôtres et journalistes, prenez-vous au moins une fois la tête entre les mains, et demandez-vous si vous n'êtes pour rien dans cet air de bête traquée que montra longtemps Johnny quand on lui parlait de son enfance. Demandez-vous si vous l'avez aidé, ou si vous l'avez enfoncé dans ses inquiétudes, parce que ça vous arrangeait. Certes, nul ne saurait prétendre qu'il n'est pas préférable, pour le bonheur d'un gosse, pour l'équilibre d'un homme, d'avoir toujours été entouré de l'irremplaçable affection des deux auteurs de ses jours. Mais Johnny n'aurait-il pas souffert plus cruellement encore, à l'âge ou s'éveille la conscience, s'il avait dû vivre dans un ménage où les disputes quotidiennes sont pour un jeune cœur autant de plaies définitives ? D'ailleurs, s'il n'a pas été profondément voulu par ses parents, il n'a pas non plus été abandonné par eux. Simplement dans le scénario de ses jeunes années les membres de sa famille ont-ils dû se distribuer les rôles au mieux, en fonction des circonstances. Mais il n'a manqué ni de soins, ni d'amour.

Son père, Léon Smet, est belge. C'est un homme du spectacle, brillant et fantasque. Il a débuté à l'âge de 14 ans comme danseur dans la troupe de ballet du Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. Puis il a appris le chant et l'art dramatique. Il a d'abord joué divers emplois du théâtre classique, et a fait ensuite en France comme comédien ce qu'il n'est pas exagéré d'appeler une carrière. Sous le pseudonyme de Jean Michel, il participe à la création de pièces modernes, notamment en compagnie de Jean-Louis Barrault, et son talent est reconnu par les critiques et les spécialistes. Jean Cocteau lui adresse même ses félicitations personnelles. Ami de la vie facile, capable de grands mouvements d'enthousiasme et sujet à de grands retombements, saisi parfois d'une secrète fièvre de partir « ailleurs », il lui arrive de fuir son travail (qu'il aime pourtant) et de disparaître pour plusieurs jours on ne sait où. On ne peut pas compter sur lui, et sa réputation se dégrade. Ce comportement, qui lui a fait perdre d'importants emplois dans sa vie de comédien, va lui faire rater de même le plus beau rôle de sa vie privée : celui de père. Heureusement pour la mère de ce bébé qui naît le 15 juin 1943 dans une clinique du boulevard Malesherbes, à Paris, par une splendide journée de chaleur et de soleil, la branche paternelle saura prendre les responsabilités que Léon Smet a fuies. Le sang, malgré tout, reconnaîtra le sang.



Sous l'occupation

Après quelques jours de repos en Normandie, Huguette — c'est le prénom de la jeune maman — revient à Paris. Sa belle-sœur, c'est-à-dire la sœur de son mari, est à la fois une femme de tête et une femme de cœur. Elle s'appelle Hélène Mar. Elle adore les enfants. Comme elle a 20 ans de plus que son frère Léon, c'est elle qui l'a élevé : il est un peu son fils, et elle se sent toujours responsable de lui. Elle habite dans le quartier de la Trinité, au 13 de la rue de la Tour-des-Dames, au 3ᵉ étage, avec son mari et leurs deux petites filles Desta et Menen. Elle a beaucoup de sympathie pour la jeune mère désemparée et pour ce poupon nommé Jean-Philippe qui est le fils de son frère.

Huguette, pour sa part, a une grande estime pour Hélène Mar. En lui confiant son bébé, elle pourra travailler, donc gagner sa vie et contribuer aux dépenses communes. Elle a naguère appris le métier de coiffeuse et celui de manucure. Ce n'est pas le courage qui lui manque, et il en faut à cette époque de famine générale — car n'oublions pas que tout cela se passe aux heures les plus pénibles de l'occupation. Aujourd'hui encore, elle ne peut évoquer sans que ses yeux ne se mouillent cette période où vivre était un problème dramatique et quotidien, même pour des familles plus solidement établies. Merveilleux baigneur vivant, rigolard, bien nourri et déjà de toute beauté — ça paraît idiot de dire ça aujourd'hui, mais je vous assure que tous les témoignages concordent sur ce point, et d'ailleurs les photos le confirment — Jean-Philippe passa donc les deux premières années de sa vie sous les tendres regards de quatre femmes : sa



Mannequin de haute couture à Paris, Huguette recevait de son fils ces images dédicacées : « Mille baisers, maman chérie ».







A l'école du spectacle, avec son cousin Lee et ses cousines, il a eu la vocation à onze ans (et sa première photo d'artiste).

mère, sa tante et les deux copines naturelles de ses premiers jeux, les cousines Desta et Menen. Elles, c'étaient déjà des artistes. Elles avaient appris la danse classique depuis leur plus jeune âge. Leur père, homme de radio et même de télévision (en un temps où cette technique était encore expérimentale) les avait emmenées une fois danser pour la caméra dans le petit studio de la rue de Grenelle. Quand elles répétaient leurs pas, à la maison, elles trouvaient évidemment en Jean-Philippe un spectateur fidèle, qui paraît-il « voulait déjà danser à l'âge où il ne marchait pas encore ». Desta se souvient toujours du premier gag, spontané et familial, qui illustra la vie de ce bébé chahuteur. Paris venait d'être libéré. Dans les rues, c'était la fête partout. Dans son landau poussé par Desta, le gosse émerveillé assistait en travelling à des scènes passionnantes. Une patrouille d'immenses soldats américains casqués de blanc calmait à grands coups de matraques deux autres soldats complètement ivres qui cherchaient querelle à des passants. Tout le monde s'écriait avec admiration : « Pan ! pan !... C'est la Military Police... Pan ! C'est la Military Police » — thème de conversation que Jean-Philippe reprit aussitôt dans sa langue de débutant sous la forme simplifiée de « Abi-api... pan ! » Le soir, à table pour le dîner, Desta évoque la promenade. Et alors, avant même qu'elle n'en vienne à l'épisode de la Military Police, le petit cousin qui est déjà bien plus dans le coup de l'histoire qu'il ne le laisse paraître, résume soudain : « Abi-api... pan ! » Et joignant le geste à la parole, il applique des deux mains une claque magistrale au centre de son assiette de compote tout en éclatant — tandis que les convives, transformés en léopards, s'épongent — d'un rire fou.

Au mois d'août 1946, le conseil de famille réuni va dresser un plan de bataille qui sera déterminant et bouleversera profondément le rythme de vie de tous ses membres. Un fait nouveau est à l'origine du grand changement qui se prépare : Desta et Menen, devenues toutes deux premières danseuses étoiles, ont eu des propositions de contrats pour la Grande-Bretagne. Pour elles, il s'agit là d'une possibilité offerte d'entrer par la plus grande porte dans la voie artistique dont elles ont toujours rêvé.

Mais toutes deux sont mineures, et leur mère devra évidemment les accompagner. Qui donc s'occupera du petit Jean-Philippe, s'il reste à Paris ? Sa mère ? Justement, elle est sur le point de se consacrer à un nouveau métier, qui lui imposera, à elle aussi, de nombreux déplacements : comme elle est très fine, très gracieuse et très belle, plusieurs écoles de dessin l'ont souvent priée de poser pour leurs élèves ; puis elle a été remarquée par les grands couturiers parisiens, qui lui ont proposé d'être mannequin pour leur compte, et de présenter (non seulement à Paris, mais aussi dans les principales capitales européennes) leurs plus prestigieuses collections. De toute façon, le bébé est voué aux voyages. Comme la très maternelle Hélène Mar disposera de temps libre pour s'occuper de lui, c'est avec elle et ses deux filles qu'il partira. Huguette, dont Paris sera quand même le port d'attache, pourra aider son beau-frère (le mari d'Hélène) gravement malade.

L'aimable tyran

Londres. Pour le petit enfant, une nouvelle vie commence, entre sa tante et ses cousines, devenues par la force des choses championnes de la préparation express des repas de bébé. Ce n'est pas toujours commode, surtout quand on renonce, pour des raisons d'économie, à s'installer à l'hôtel, et qu'il faut se résoudre à chercher une « boarding house », c'est-à-dire une pension chez des particuliers qui souvent refusent d'accueillir des clientes accompagnées d'un bébé : car un bébé, ça pleure. A force de courage et d'ingéniosité, les trois femmes parviennent quand même à assurer à leur petit tyran une existence heureuse. Parfois, elles peuvent lui montrer, sur de beaux magazines venus de Paris, l'image d'une princesse fabuleuse et lointaine, dont le sourire et le geste pourtant semblent ne s'adresser qu'à lui : parée d'une robe signée Marcel Rochas ou Jeanne Lanvin, sa maman le regarde, et il la reconnaît. Quand elle vient à Londres pour le voir, à l'âge où comme tout enfant il commence à manifester sa jeune volonté, il a ce mot : « Non, ce soir je ne veux pas dormir. Je veux regarder maman. Elle est si jolie, ma maman... »

A chacune de ses visites brèves, c'est la même chose. Mais (Suite page 67.)


SUCCÈS
SENSATIONNEL
POUR
CES
SIX SURFS
SANS
SOUCIS





Les six aînés d'une famille de douze enfants, six jeunes Malgaches pleins d'entrain et de dynamisme, viennent de faire une entrée retentissante dans le monde du « show-business ». Reprenant une formule vieille comme le monde, les Surfs viennent d'introduire en France, et dans un style neuf, un genre de groupe vocal semblable à ce que fut aux U.S.A., il y a quelques années, celui des Platters. Nicole, Monique, Dave, Rocky, Pat et Coco ont été les premiers surpris, d'une si rapide accession au succès. Si le travail intense qui, pour eux, en a découlé, les étonne et les affole un peu, il ne les effraie, en tout cas, pas du tout : ils sont maintenant prêts pour leur nouveau métier.

Eparpillés autour de moi, virevoltants et bourdonnants tandis que je leur parle, ils me font irrésistiblement penser à un essaim d'abeilles. Chaque question est d'ailleurs débattue longuement et bruyamment par tous. La réponse en général, est unanime.

— Que pensez-vous de votre succès ?

— C'est formidable, répondent-ils avec un ensemble parfait.

— C'est surtout déconcertant, ajoute Coco, l'aîné et le plus réfléchi de la bande. Nous pensions être à Paris pour quelques jours seulement, et... voilà le résultat.

— Est-ce que cette ascension rapide entraîne beaucoup de servitudes ?

— Enormément, car nous n'avons pas du tout l'habitude du travail professionnel, aussi avons-nous beaucoup à apprendre. Mais ce qui nous touche le plus, tous, c'est l'impossibilité dans laquelle nous sommes de retourner à Madagascar avant une bonne année, car maintenant les dés sont jetés : il nous faut aller jusqu'au bout.

— Avez-vous définitivement choisi la carrière artistique ?

— Oh, bien sûr ! s'écrie Nicole, ravie de pouvoir, enfin, placer son mot dans la conversation. D'ailleurs, nous ne pouvons plus nous arrêter maintenant. Notre public nous réclame, déclare-t-elle avec la fierté candide de ses quinze ans.

Et des rires surviennent aussitôt, accablant la cadette, qui jette des regards furieux à ses frères et à sa sœur.

— Vous chantez depuis combien de temps ?

Six réponses m'arrivent simultanément, toutes différentes. Mais après un bref conciliabule, c'est Dave, le plus jeune des garçons, qui m'explique :

— En réalité, nous chantions depuis toujours avec nos parents, principalement pour les fêtes, mais nous ne chantons sur scène que depuis cinq ans.

— Est-ce que vous vous souvenez de votre premier gala ?

— Bien sûr, c'était le 14 octobre 1958, pour le premier anniversaire de la République malgache. Il y avait beaucoup de monde, et un radio-crochet amateur constituait une partie du programme de la journée. Une vingtaine d'amateurs étaient là, et quelques-uns, très populaires (Suite p. 69.)

Avec leur premier disque « Reviens vite et oublie » les Surfs se sont fait un nom. Aujourd'hui tout le monde les joue gagnants.








Nom	PAT	DAVE	MONIQUE	ROCKY	NICOLE	COCO
Age	19 ans	17 ans	16 ans	18 ans	15 ans	20 ans
Lieu de naissance	Volémar	Volémar	Fianaranisoa	Volémar	Fianaranisoa	Volémar
Chanteurs étrangers	Nat King Cole Mahalia Jackson	Elvis Presley - Gene Vincent Eddie Cochran	Rick Nelson Brenda Lee	Ray Charles Mahalia Jackson	Cliff Richard Ella Fitzgerald	Frank Sinatra Peggy Lee
Chanteurs français	Charles Aznavour Gilbert Bécaud	Eddy Mitchell Richard Anthony Marie Laforêt	Richard Anthony Gilbert Bécaud Françoise Hardy	Charles Aznavour Gilbert Bécaud Sheila - Sylvie	Charles Aznavour Marie Laforêt	Charles Aznavour Jacqueline François
Musiciens préférés	Miles Davis Jazz Messengers	Les Shadows Cannonball Adderley	Ahmad Jamal Ray Charles	Gerry Mulligan Les Shadows	Erroll Garner Les Shadows	Jacques Loussier M. J. Q.
Chanson préférée	« Day by Day » par Sammy Davis Jr.	« Devil in disguise » par Elvis Presley	« Blue Gardénia » par Nat King Cole	« Just a Gigolo » par Louis Prima	« Sur ma plage » par Cliff Richard	« Serenade in Blue » par Frank Sinatra
Boisson et plats préférés	Whisky Steak frites	Whisky Black and White Entrecôte	Lait Pizza	Le rosé Les plats épicés	Lait Toutes les tartes	Gin tonic Steak et salade
Tabac	Gitanes : 1/2 paquet par jour	Gitanes 1/2 paquet par jour	Gitanes 1 paquet par semaine	Gitanes 1/2 paquet par jour	Gitanes 1 paquet par semaine	Gitanes 1/2 paquet par jour
Lecture	Policiers	Policiers	Livres de poche	Policiers	Policiers	Policiers
Déteste	Travailler - Manger Qu'on le critique	Les filles qui parlent trop	Les hommes baratineurs Faire la cuisine	Qu'on le réveille	Entendre chanter faux	Qu'on lui désobéisse
Passe-temps favoris	Danser - Le cinéma	Le parachutisme	La coiffure	Dormir Le cinéma	Voir des films de music-hall	Ecouter du jazz Les films policiers


MOTORRRRRRRRAMA

CATÉGORIE TOURISME

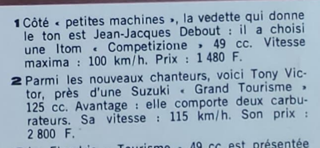
1

2

3







4

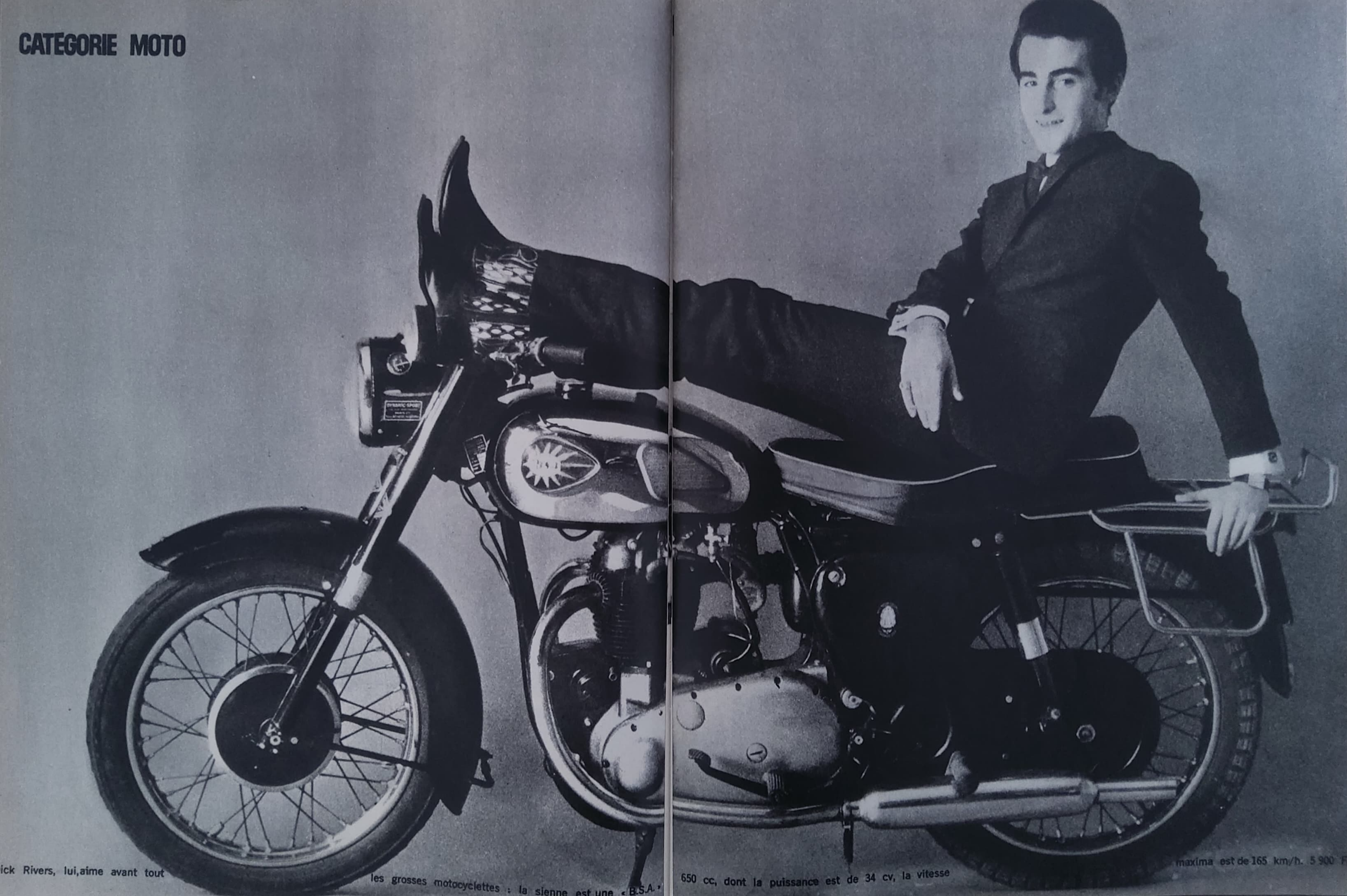
1 Côté « petites machines », la vedette qui donne le ton est Jean-Jacques Debout : il a choisi une Itom « Competizione » 49 cc. Vitesse maxima : 100 km/h. Prix : 1 480 F.

2 Parmi les nouveaux chanteurs, voici Tony Victor, près d'une Suzuki « Grand Tourisme » 125 cc. Avantage : elle comporte deux carburateurs. Sa vitesse : 115 km/h. Son prix : 2 800 F.

3 La Flandria « Tourisme » 49 cc est présentée par Monty. 60 km/h, 3 vitesses. Prix : 880 F.

4 Michel Paje préfère la Giulietta « Grand Sport », 49 cc, 4 vitesses, 95 km/h. Prix : 1 480 F.

CATEGORIE MOTO



ick Rivers, lui,aime avant tout les grosses motocyclettes : la sienne est une « B.S.A. » 650 cc, dont la puissance est de 34 cv, la vitesse maxima est de 165 km/h. 5 900 F



1



2

1 Voici, avec Frank Alamo, la Honda 300 cc. Elle existe en noir, en bleu, et en rouge et noir. Sa puissance est de 24 cv ; sa vitesse maxima : 140 km/h. Son prix : 3 890 F.

2 C'est Michel Laurent qui monte la Yamaha « Super-Sport » 250 cc. Bleu et blanc, elle peut atteindre la vitesse de 150 km/h et coûte 4 200 F.

3 Bob Asklöf a choisi une 250 cc à cinq vitesses, la Royal Enfield « Continental de luxe ». Vitesse : 135 km/h. Prix : 4 600 F.

4 La Suzuki « Super-Sport » n'est qu'une 49 cc, mais sa forme élégante, son moteur nerveux lui valent souvent la faveur des sportifs débutants. Son prix : 1 730 F. Son plus grand supporter : Alain Gaunay.

Toutes les machines et les renseignements publiés dans ce reportage nous ont été fournis par « Dynamic-Sports » (149, rue Montmartre, à Paris).



3

4

CATEGORIE SPORT



Autour du magnétophone

BERNARD
19 ans, soudeur à l'arc

DANIELE
17 ans, élève de première

JEAN-CLAUDE
18 ans, élève des Beaux-Arts

ANNIE
16 ans, apprentie dactylo

TONY
18 ans, étudiant

Sur un thème éternel que les philosophes ont tourné (et retourné) dans tous les sens, 4 questions sur lesquelles nous avons tous notre petite idée

le Bonheur

Estimez-vous être heureux actuellement ?

Tony. Pas spécialement. Peut-on être heureux lorsqu'on jette un œil sur la vie des adultes, c'est-à-dire celle qui nous attend au coin de l'avenir ? A moins d'être inconscient, on ne peut pas ne pas se poser des questions assez sérieuses devant les carrières encombrées, les emplois mal rémunérés, les combines qui régissent, la plupart du temps, les accès aux postes importants, les difficultés de s'établir, de fonder une famille, de se loger. Je trouve que les surboums du samedi et les chahuts à la fac, ça ne compense pas tellement les menaces de l'avenir. Aujourd'hui, la vie d'un étudiant n'est pas très gaie, malgré les apparences. Les programmes sont trop chargés, les effectifs aussi et il y a une sorte d'anachronisme dans les méthodes d'enseignement qui, elles, n'ont pas changé depuis des siècles. Moi, ça me déprime.

Bernard. Entièrement d'accord avec toi. Même sans avoir de responsabilités, on est tributaire de tas de choses désagréables. Moi, par exemple, je bosse huit heures par jour pour un salaire dérisoire. C'est tout de même un peu violent, non ? Vous me direz qu'on peut être pauvre et heureux, en ayant de bons copains, une femme, la belote tous les soir au café du coin, mais c'est assez restreint. Personnellement, j'aimerais en sortir. Je ne m'estime pas très heureux... Si j'avais eu la possibilité de faire des études, je n'en serais sans doute pas là; mais, de toute façon, chacun, dans sa sphère, a ses problèmes...

Annie. Je vous saisis mal. Vous faites le procès de la société, c'est parler pour ne rien dire. Il faut prendre le monde comme il est, après tout, il n'est (suite p. 70.)



30 questions à sylvie

Quel est le meilleur souvenir de ta prime enfance ?
J'avais une tante qui me racontait des histoires merveilleuses, et je me souviens de journées entières passées à l'écouter et à rêver.

Quel est ton plus mauvais souvenir de cette époque ?
Celui des journées que je passais toute seule, alors que j'avais six ans, dans une chambre sombre d'un hôtel de la rue Montmartre, où nous vivions tous les quatre : mon père, ma mère, mon frère et moi. J'avais peur de rester toute seule.

Quelle fut ta meilleure journée de l'année 1963 ?
Le lendemain de ma première à l'Olympia : presque toutes les critiques des journaux m'étaient favorables.

Quels furent tes plus mauvais moments de cette année ?
Ceux où je devais monter en scène avec 40 degrés de fièvre, une angine et une crise de foie. C'était affreux.

Quelles sont pour toi les conditions de vacances idéales ?
Etre au bord de la mer, au Mexique ou à Tahiti, par exemple, mais de toute façon dans un pays où l'on étouffe de chaleur ; être en compagnie d'amis et de mon frère.

Quels vêtements aimes-tu porter cet hiver ?
Des manteaux très chauds, très douillets et de grandes bottes.

Si tu avais un nouvel appartement à décorer, quel style, quelles couleurs, quels accessoires, quels tissus choisirais-tu ?
Style anglais. Beaucoup de tons bleus et cognac, beaucoup de miroirs et de tableaux, des tissus à rayures ou (si c'était une maison de campagne) des murs blancs.

Quel est, actuellement, le souci (ou la préoccupation) qui te tracasse le plus souvent ?
Le choix de mes nouvelles chansons et la préparation de ma rentrée à l'Olympia. C'est le jeudi 16. Ah ! le trac !...

Es-tu superstitieuse ?
Non.

Crois-tu à la chance et à la malchance ?
J'y crois beaucoup. Je crois que chaque être vient au monde avec un maximum de chance, et qu'il lui faut provoquer celle-ci avec audace et prudence. C'est difficile. Si ça rate c'est la malchance !

Comment souhaiterais-tu que s'achève ta carrière de chanteuse ?
Tout d'un coup.

Aimes-tu contempler les étoiles ? Crois-tu à l'existence d'autres mondes, peuplés d'autres êtres ?
Oui aux deux questions.

Te sens-tu avant tout citoyenne de France, d'Europe ou du monde ?
Du monde. Nous vivons en un temps où la solidarité humaine à l'échelle mondiale n'est déjà plus une simple idée philosophique, mais une réalité qui s'impose chaque jour davantage.

Dans la devise « Liberté, Egalité, Fraternité », quel terme te plaît le plus ?
Liberté. D'ailleurs, cette notion contient les deux autres : une société républicaine libre est celle où les devoirs et les droits sont égaux pour tous ses membres, et la fraternité de ces derniers naît justement de leur égalité.

La foi religieuse (quelle qu'elle soit) justifie-t-elle le sacrifice de la vie (la sienne ou celle d'autrui) ?
Non.

Quand quelqu'un te dit: « J'ai le torticolis et je ne peux pas bouger la tête », est-ce que ça te fait rire ?
Oui. Ce n'est pas ça, la méchanceté. Henri Bergson disait : « Quand un gros monsieur chargé de paquets rate la plate-forme de l'autobus et s'étale par terre, tout le monde rigole. » C'est pareil. Le comique naît souvent d'un petit malheur, dans la vie comme au cinéma.

As-tu souhaité du mal à quelqu'un ? Dis-tu parfois : « C'est bien fait » ?
Non, jamais. J'ai horreur des gens méchants ou jaloux... et Dieu sait pourtant qu'il y en a...

Quand tu vas au cinéma, quelles émotions recherches-tu ?
La peur et la pitié.

Quel film récent t'a le plus enthousiasmée ?
« West side story. »

Quels comédiens aimes-tu voir jouer ?
Il y en a beaucoup. Trop même pour que j'essaie de les citer tous.

Quelle voiture te paraît la plus belle ?
La Ferrari.

Aimes-tu les jouets, les plantes, les bêtes ?
J'aime beaucoup tout ça. Chez moi, il y a un grand nombre de jouets, d'animaux en peluche surtout. Beaucoup de fleurs aussi, mais elles ne durent pas longtemps, car comme j'adore les bêtes (j'ai maintenant deux chiens et un chat), les ravages causés par ma petite ménagerie rendent les plantes éphémères.

Quelle est ta fleur préférée ?
Une fleur des champs : le bleuet.

As-tu déjà écrit des poèmes, ou des œuvres en prose ?
Non, je n'ai rien écrit. Mais je dessine.

Quelle lecture récente as-tu le plus appréciée ?
Celle d'un livre de Maurice Brunet : « Les Rois maudits ».

Crois-tu que l'amour-sentiment soit durable ? Qu'est-ce qui le prolonge, qu'est-ce qui l'abrège ?
Il est durable, et il existe, à condition que l'homme et la femme soient « au départ » loyaux et sincères, qu'ils soient assez intelligents pour ne pas donner de l'importance à des choses qui n'en ont pas, qu'ils soient purs, mais surtout qu'ils aient beaucoup de confiance réciproque et n'aient pas la lâcheté de se cacher quoi que ce soit. Ce qui détruit l'amour, c'est la jalousie ou le manque de courage pour avouer une chose difficile à dire : car l'aveu, même pénible, arrange souvent tout. Il vaut toujours mieux savoir qu'imaginer ou douter.

Une fille doit-elle, lorsqu'elle se marie, avoir déjà eu ou ne pas avoir eu d'expériences avec les garçons ?
Cela dépend de ce qu'on entend par « expérience ». S'il s'agit pour elle d'un amusement ou d'un passe-temps, je ne la comprends pas. Si elle agit par amour, elle n'est pas condamnable. Mais en cette matière, de toute façon, plus qu'en toute autre, chacun et chacune doit trouver sa propre solution : il n'y a pas de règle générale.

Eprouves-tu parfois ce qu'on appelle des « complexes » ? Lesquels ?
Oui, beaucoup. Mais je ne dirai pas lesquels, parce qu'en général les gens, à l'aveu d'un complexe, s'écrient : « Mais non, tu es folle de croire cela », ou bien pensent : «Elle dit ça pour qu'on lui dise le contraire. »

Qu'est-ce qui, à tes yeux, caractérise « un croulant » ?
Ce n'est certainement pas son âge physique. C'est son incapacité ou sa répugnance à communiquer, à dialoguer avec les jeunes. Il y a des croulants de vingt ans tout comme il y a des teenagers de quatre-vingts !

Ton fameux agenda est-il toujours tenu à jour ?
Bien sûr. C'est indispensable, sinon j'oublierais tout. D'ailleurs, je le porte toujours avec moi. Tiens, regarde... Oh ! mon Dieu ! J'avais rendez-vous il y a une heure au studio, avec Eddie!

Elle a horreur de la méchanceté, adore les jouets, aime beaucoup le mot : liberté, et croit à l'amour durable. Son film préféré : " West Side Story ".



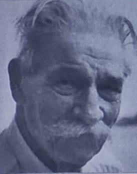


LE CAPRICORNE

Si vous vous reconnaissez dans cette description : grand, mince, le cheveu sombre, le regard froid et impassible, l'air toujours décontracté, voire même un peu fanfaron, mais toujours pondéré et sérieux, assez réservé dans vos relations avec les autres, vous êtes sans doute né entre le 22 décembre et le 20 janvier : sous le signe du Capricorne. C'est le signe des penseurs, des diplomates, des savants.
Le natif du Capricorne a un caractère très complexe, et très difficile à analyser. Seule une longue étude permet de le bien comprendre. Voici ses caractéristiques :
Il est généralement un défenseur enthousiaste de la tradition et de l'autorité, affichant par là un caractère volontiers conservateur. Il a le sens de l'histoire, et du bon sens même, pour analyser les événements du passé. Mais le Capricorne témoigne aussi d'une grande compréhension des choses de l'actualité. Il fait d'ailleurs, généralement, de brillantes études scolaires et universitaires. Plus tard, on le voit réussir étonnamment dans les carrières de la diplomatie, et aussi dans les métiers d'action : le Capricorne a, au fond de lui, un côté « casse-cou », le goût du risque. Il se situe socialement entre les anticonformistes et les « bons vivants ». Parmi les dominantes de son caractère, il faut surtout noter ses sentiments humanitaires, sa noblesse d'âme et un extraordinaire pouvoir d'adaptation à tous les milieux qu'il fréquente. Cela s'explique par la grande capacité de travail dont est doué le natif du signe, et par sa propension à participer aux activités collectives de la société ou du gouvernement : le Capricorne a une âme de diplomate, ne l'oublions pas ! Il a aussi, avons-nous vu, une âme de conservateur, et cela est vérifiable extérieurement : plus que quiconque, il accepte les conventions folkloriques, les costumes nationaux, peut-être parce qu'il est impressionné par leur valeur historique. Il va de l'avant, sans arrêt, ne s'estimant jamais « arrivé » ou satisfait de sa situation présente. La meilleure image de ce trait de caractère est d'ailleurs donnée par le propre symbole du signe : un bouc escaladant la montagne. Le Capricorne type est un actif, un volontaire qui cherche toujours à atteindre au mieux. Volontaire, mais aussi d'une ambition démesurée, qui souvent lui fait tort et entrave son bonheur. S'il fête largement les anniversaires, adore les réunions de société, est un excellent hôte, il n'admet pas, cependant, que ses amis ne se rendent pas à ses idées, qu'ils n'adoptent pas sa ligne de conduite, ou s'irritent de son autorité. Mais il n'est pas pour autant d'un naturel agressif comme, par exemple, le Scorpion ; tout au plus sait-il n'avoir pas trop de scrupules pour parvenir au but qu'il s'est fixé. En vieillissant, le Capricorne acquiert le contrôle de soi, et son entourage l'écoute alors avec un respect croissant ; il acquiert aussi une plus grande appropriation de ses dons naturels et il les exerce avec plus de bonheur et de talent. Personnage digne et brillant, il recherche la compagnie des personnes de haute position sociale avec qui il sera à l'aise, à condition toutefois d'être en condition, matériellement : s'il se trouve mal habillé ou vêtu de façon originale, le Capricorne est très gêné en présence de personnages guindés et « sélects ». De même, s'il doit aller à la campagne, il aime à se vêtir de façon appropriée. Très traditionnel, le Capricorne est enclin au snobisme, qui est, en fait, son principal défaut. Il est également assez bavard, mais il a le don de convaincre : il adore réparer les ennuis familiaux, les heurts entre gens opposés, et c'est un des traits de son côté protecteur très affirmé. Quelles sont ses ambitions professionnelles ? Il est attiré par la littérature, les carrières artistiques ou politiques. La religion, dont il se fait parfois une vocation, joue un rôle important dans sa vie : il a, nous l'avons vu, le culte des traditions et de l'ordre établi.
Alors, vous qui êtes nés entre le 22 décembre et le 20 janvier, vous êtes-vous reconnus dans cette (sommaire) description ? Ou peut-être avez-vous reconnu quelques-unes de vos vedettes favorites, Elvis Presley, par exemple ?
Elvis Aaron Presley, fils de Gladys Smith et de Vernon Presley, est né le 8 janvier 1935 à Tupelo, Mississipi.
Natif du Capricorne, celui qu'on appelle très souvent le plus grand chanteur du monde est d'ailleurs très marqué par ce signe et obéit à ses règles générales. Le départ fulgurant de sa carrière est dû à un sentiment bien capricornien.
On était en 1953, à la veille de l'anniversaire de Gladys, la mère d'Elvis. Celui-ci s'interrogeait : (Suite page 79.)


FRANÇOISE HARDY


MICHEL PAJE


ALBERT SCHWEITZER


RICHARD ANTHONY


CLAUDINE COPPIN


DANY KAYE

REPERES GENERAUX DU SIGNE :

De quelle planète de la galaxie dépendez-vous ? De Saturne.
Quelle couleur correspond le plus à votre caractère ? Le vert.
Quel métal ? Le plomb.
Quelles pierres ? L'onyx blanc et la pierre de lune.
Avec qui vous entendez-vous dans les affaires, le mariage et l'amitié ? Le Taureau, la Vierge, la Balance.
En résumé, qui êtes-vous ? Un être volontaire, ambitieux, mais pondéré et connaissant son but ; qui, pour l'atteindre, désire l'approbation sans réserve de ses amis, de son entourage, mais qui doit freiner son action sous peine d'irriter autrui.


salut les copains
elvis presley







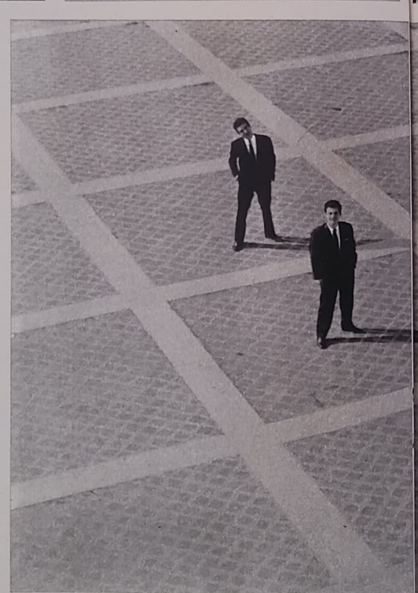
Les chats sauvages, les champions, les fantômes et les chaussettes noires restent en jeu. Mais tous les groupes éprouvent un malaise.

Mois d'août 1961. Les Chaussettes Noires viennent de sortir leur deuxième disque (avec « Daniela »). Il y a alors en France plus de 3 000 groupes amateurs semblables. Au mois d'août 1962, ce nombre est passé à 5 000. Des tas d'autres groupes professionnels se sont constitués, conservant la formule à trois guitaristes, un batteur, un chanteur. Les teenagers français se passionnent pour les Chaussettes Noires, les Chats Sauvages, les Fantômes, les Champions, les Pirates, les Rebelles, les Vautours, les Mercenaires, les Aristocrates... Août 1963 : un millier à peine de groupes amateurs et moins d'une dizaine de groupes professionnels restent en liste. Que s'est-il passé ?

L'explication de ce phénomène est simple et évidente : le trop grand nombre des formations de même style, et par là même l'absence de diversité, devaient inéluctablement engendrer la monotonie, donc la lassitude chez le public. Seule la qualité technique (jointe à une « foi terrible ») pouvait l'emporter. Des anciens, quatre groupes seulement demeurent aujourd'hui en activité : les Chaussettes, les Chats, les Fantômes et les Champions. Les deux premiers, quoique en baisse de popularité, ont réussi à garder leur cote surtout grâce à leur chanteur. Il est en effet beaucoup plus difficile pour un groupe de faire carrière uniquement en instrumental. A preuve les Champions qui, après une brève période « instrumentale », sont revenus à la formule de leurs débuts et accompagnent aujourd'hui Danyel Gerard. Mais quel bilan d'ensemble pouvons-nous tracer à propos de ceux qui furent, en France, des « Grands » ?

Comme une ombre sur eux

Les Chaussettes Noires : leur étoile pâlit, après un démarrage en flèche et deux années de grande popularité dont douze quarante-cinq tours et quatre trente-trois tours sont les fruits. Mais les Chaussettes ont été considérablement atteintes par leur absence pour raison de service militaire et par l'initiative d'Eddy Mitchell d'enregistrer seul. Malgré leur passage à l'Olympia en juin dernier, et le talent de Michel, leur saxo ténor, ils n'ont pas retrouvé la cote de leurs débuts. Eddy, en revanche, a gagné au change : sa carrière de soliste s'établit sûrement, dans le temps où s'amenuise la popularité des Chaussettes. (Suite page 76.)







Qui es-tu, Marie Laforêt ? Un cow-boy manqué

Nom: Doumenach **Prénom:** Maïtena **Née le:** 5 octobre 1941 **Taille:** 1 m 69 **Religion :** catholique **Opinion politique :** indifférente **Situation de famille:** célibataire, ex-épouse du metteur en scène Gabriel Albicocco **Sport favori:** équitation **Lecture:** n'importe quoi **Couleur :** vert **Boisson:** coca-cola **Plat :** nouilles **Parfum :** eau de toilette à l'essence de pin **Chanteur préféré :** Harry Belafonte **Chanteuse :** Nina Simone **Comédien préféré :** Jean Desailly **Comédienne** Annie Girardot **Sa passion :** son chat "Chéri-Bibi" **Pays où elle aimerait se rendre :** Le Maroc **Son rêve :** avoir un fils **Signe particulier :** a les plus grands yeux du monde ......







Celle qui
fut à l'écran
« La Fille aux yeux d'or »
est aussi
une fille de
l'Atlantique, un peu
sauvage mais
généreuse.

Elle est belle. Pas de cette beauté classique qui veut pur ovale, nez droit et petite bouche. Non. D'une beauté beaucoup plus touchante, plus profonde et plus mystérieuse. Son visage mince et pâle, enveloppé par de longs cheveux bruns, semble avoir toutes les peines du monde à contenir les yeux immenses couleur d'océan, de vague lorsque le soleil s'y couche, couleur de cognac avec des fanfares de cuivre ; dans les yeux de Marie, il y a encore la lumière des sous-bois en automne, le scintillement des fontaines dans les rocailles et tous les clairs de lune.

Elle était penchée sur le piano, appuyée sur un coude, écoutant attentivement la mélodie qu'elle devrait chanter plus tard. Cheveux bruns noués d'un long ruban noir sur la nuque et raie au milieu, foulard de soie couleur d'Orient sur un pull noir collant, hautes bottes de daim noir : tout cela composait une silhouette gracieuse, élégante et romantique. Brusquement, je vis virevolter bottes, ruban et taille fine dans une cascade de rires, et Marie traverser en courant l'immense studio, l'essaim joyeux des Surfs à ses trousses. Où était la grave jeune fille qui se penchait sur le piano ? Je vis arriver dans la cabine du son, riant et chahutant, une grande gamine qui parlait tantôt avec une voix de petite fille, tantôt en roulant les « r », histoire d'amuser ses camarades de travail.

— Bonjour Marie ! Je vois que cette séance d'enregistrement se passe bien.

— Oui, c'est agréable. Les Surfs sont adorables et nous nous amusons comme des fous ; mon directeur artistique et l'ingénieur du son ont une patience d'ange !... et j'aime chanter ! Que demander de plus ?

Au studio, mutine

Roger Marouani intervient :

— Marie, il est presque minuit, il faudrait terminer...

— Allez les enfants, du courage ! Derrière leur micro, les voilà tous sages et appliqués. Marie, le visage penché sur le côté, les doigts claquant la mesure, commence à chanter. De la cabine du son, je fixe dans l'ombre la tache blanche de son visage mince en écoutant Marie moduler de sa voix aiguë et et un peu rauque, une vieille chanson américaine, « So far away », adaptée en français.

Interruption : « Marie, ce n'est pas en place à la fin. »

Elle, avec un faux air boudeur et en tortillant son foulard avec des mines de petite fille capricieuse prise en faute : « Moi, je ne veux plus chanter, on est trop méchant avec moi, ici ! » Tout le monde rit. Marie nous adresse un large sourire et reprend son travail le plus sérieusement du monde.

Chez elle, étonnée

Chez Marie. Un petit studio sur une grande avenue ; meublé en Louis-XVI, rouge, blanc et or, tiède et douillet. Nous bavardons devant deux verres de jus de raisin. Marie m'avoue : « Je suis réellement surprise de voir que mes disques vous plaisent... »

— Et nous sommes aussi surpris de découvrir la chanteuse Marie Laforêt. On ne te connaissait jusque-là qu'en tant qu'actrice, comment as-tu décidé d'enregistrer ?

— Aussi bizarre que cela puisse paraître, cela revient à te raconter mes débuts au cinéma, quand il m'a fallu décider de ce que j'allais faire dans la vie...

— Mais avant ?

— Avant ? Malheur ! Il faut que je raconte tout, tout, tout ? Bon. Je suis née à Soulac-sur-Mer, en automne, j'y reviens du reste régulièrement chaque été.

— Et tu as un très joli prénom basque : Maïtena.

— Oui. Et puis... j'ai eu une enfance sans histoire dans une famille sans histoire. J'allais à l'école comme tout le monde, à un certain moment dans le Nord, ce qui n'était pas drôle ; puis j'ai passé mon baccalauréat à Paris, c'était déjà plus intéressant. C'est alors qu'il m'a fallu décider d'une carrière et je ne savais vraiment pas quoi faire. J'étais bonne en lettres et on aurait voulu que je fasse une licence ; mais quatre ans d'études pour atterrir derrière un bureau avec des élèves qui vous font la grimace dans le dos, quelle horreur ! Mon père m'a dit : « Qu'est-ce que tu aimes faire ? » J'ai répondu : « Chanter. » Et je l'ai vu, lui pourtant si sévère, me rétorquer le plus sérieusement du monde : « Alors, chante. » J'étais un peu étonnée, mais j'ai accepté avec joie, puisque c'était la seule chose qui m'intéressât vraiment. Depuis trois ans, je possédais une guitare et j'avais appris un tas de merveilleuses chansons folkloriques de tous les pays. J'avais un ami dans une maison (Suite page 73.)

S.L.C.
vous l'avait présenté
il y a quelques mois comme
un nouveau venu
intéressant.
Depuis, petit Moulière
a grandi. Il a parlé de ce
changement à
Guy Abitan

JACKY MOULIERE



Sa grande passion : se promener, faire des rencontres. Ainsi s'amuse-t-il à aider, dans une rue de son quartier, un gamin à pousser sa trottinette, ou bien s'arrête-t-il à la terrasse d'un café, pour converser avec quelqu'un qu'il ne connaît pas...



Il est brun, drôle, gentil, d'une fort petite taille et, à deux mètres devant soi, ne peut rien voir : pour tout dire, il est myope. A l'âge de six ans, il commença de marcher ; sans doute était-ce tard : atteint d'une paralysie consécutive à une soudaine déviation de la colonne vertébrale, il n'avait pu s'adapter aux mouvements et à l'activité de la vie qu'au moment où d'autres enfants, déjà bien développés, entrent en classe, apprennent à rire, à jouer, à travailler... Quelle meilleure méthode, en un pareil cas, que l'exercice de la danse ? Jacky s'initia donc, fort tôt, au flamenco, aux figures compliquées et excitantes du folklore basque — puis il fit, passionné, la découverte d'un instrument de musique dont la sonorité le séduisit fort, la guitare. Pour un myope, il voyait loin.

Pas un capitaine

Chaque jour, un peu plus, il s'y essaya ; bientôt son parti fut pris ; quand on l'interrogeait sur « ce qu'il ferait plus tard », il ne répondait pas, comme l'auraient fait beaucoup de jeunes garçons : « Je serai aviateur », ou « capitaine de vaisseau », il disait : « Je serai musicien. Je jouerai de la guitare ». Né à Villeneuve-le-Roi, le 15 avril 1944, au simple milieu de bombardements, Jacky Moulière passa la plupart de son enfance dans la région parisienne. S'il fut exceptionnellement retardé, dans sa croissance, aux premières années de sa vie, il se trouva cependant exceptionnellement en avance, très vite,

du point de vue de son métier : dès l'âge de huit ans, il tournait son premier film, « Les Fruits sauvages » ; puis vinrent « Les Amants du Tage », « Chiens perdus sans collier », d'autres encore... Un jour de l'automne 1962, ce fut la rencontre avec Henri Salvador ; depuis plusieurs mois Jacky composait des chansons, et allait les présenter aux directeurs artistiques de firmes de disques. Partout, sans cesse, il avait été rebuté. — Bientôt, j'ai été très désemparé, raconte-t-il ; je ne croyais plus tellement que mon travail pût marcher. Je fus rapidement écœuré de mes visites aux maisons d'enregistrement : j'expliquais ce que je venais y faire, on m'écoutait, me disait « qu'on m'écrirait » — et puis, plus rien, je n'avais plus de nouvelles de l'histoire. Lorsque je suis allé voir Henri Salvador, je lui ai tout de suite annoncé que j'aimais mieux ne pas traîner, être informé au plus vite de son refus. « Quel refus ? », a-t-il répondu. Avec la voix que tu as, avec la bouille que tu as, tu serais idiot de ne pas tenter ta chance. Je t'engage. » Tout a commencé ainsi. « Tout », c'est-à-dire l'entrée de Jacky, alors âgé de dix-huit ans, dans le monde de la chanson. Le 24 décembre 1962, les disques Salvador publièrent le premier enregistrement de ce gamin au petit visage aigu, fouineur, à l'œil sombre et brillant : il s'agissait d' « A deux pas d'un ange », mélodie qui, vous le savez, connut un grand succès, et fut dès sa parution choisie comme « chouchou » de l'émission « S.L.C. ».

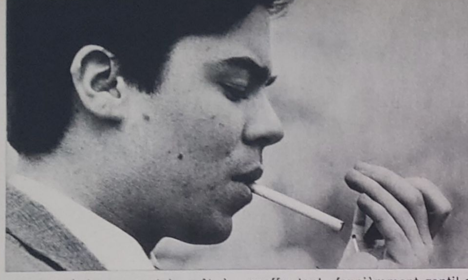
— En somme, dit Jacky en riant, au

Homme d'affaires « pour rire » (dans le bureau d'Henri Salvador, son patron), mais travailleur acharné, Jacky prépare quotidiennement chez lui, avec des copains, son prochain départ en tournée...



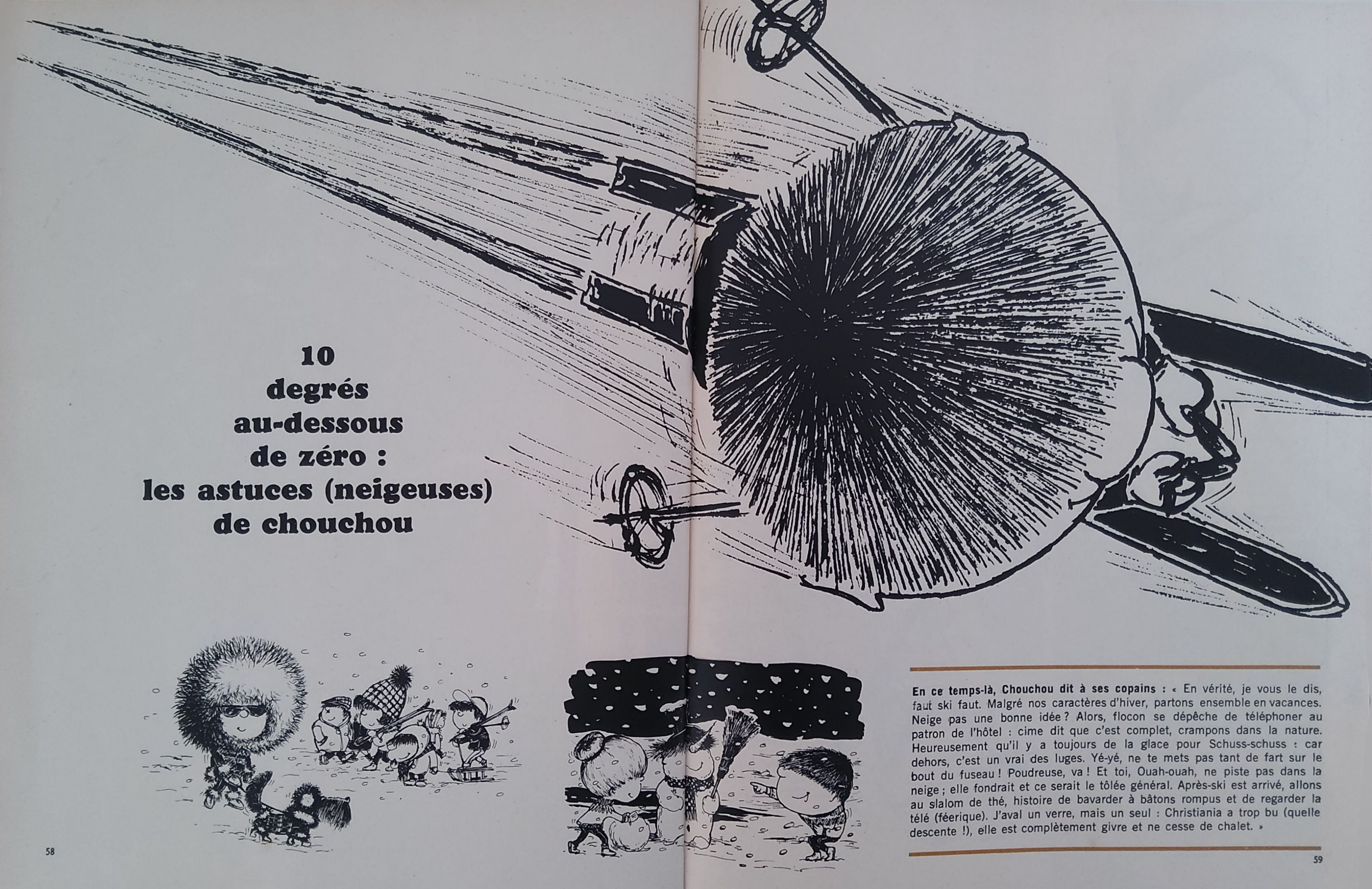






moment où je me sentais prêt à renoncer, ce fut brusquement l'Amérique !
Et, peut-être, est-ce l'expression la plus amusante, la plus bizarre et savoureuse qu'il lui arrive d'employer ; « C'est l'Amérique » signifie pour Jacky : « C'est le rêve, l'extraordinaire, l'inattendu », le « pays bleu » où tout vous surprend. « Es-tu allé aux U.S.A. ? » lui demandé-je.
— Non, jamais. Je m'y rendrai pourtant, un jour ; c'est un pays dont je parle beaucoup : il faudra que je finisse par le connaître.
— Tu es, aujourd'hui, un des jeunes chanteurs nouveaux venus qui s'attirent la plus grande popularité; crois-tu que ce plaisir, avec lequel le public écoute tes disques, doive être éphémère, ou, durera-t-il ?
— Ah, je n'en sais rien... Je sais que je le souhaite évidemment durable, et que je ferai tout pour qu'il le soit. Mais il n'est pas possible de supposer à l'avance quelle sera, envers soi, l'attitude des auditeurs...
— Bien : alors, posons la question autrement ; comment vois-tu le personnage de Jacky Moulière dans cinq ans ?
— Mais... tu sais bien que je ne vois pas ! » me dit Jacky en se frottant les yeux.
Cette petite boutade, qui provoque son rire un instant, me fait songer cependant à ce qui constitue, à présent, le handicap premier du jeune chanteur : cette myopie extrême, qui l'oblige à ne sortir qu'accompagné d'amis, ou de son frère ; à prendre garde, lorsqu'il se trouve sur une scène, à ne point tomber, à bien régler sa « mise en place » et à n'en plus changer... Mais il ne semble pas que Jacky en souffre tant ; foncièrement gentil et gai, il réagit au moindre incident déplaisant de sa vie avec humour, désinvolture :
— Je suis heureux, dit-il parfois sans raison. Même quand cela ne va pas, j'ai l'impression d'être, au fond, « quand même heureux ». Ce qui ne veut pas dire que je ne sois pas triste, de temps en temps.
— Peux-tu me citer le nom de quelques chanteurs, musiciens, comédiens que tu aimes particulièrement ?
— J'aime tout le monde ! répond Jacky, d'une voix joviale de petit garçon « qui ne veut surtout se fâcher avec personne »... Je citerai au hasard, pêle-mêle : Henri Salvador, bien sûr, et Serge Gainsbourg, Georges Brassens, le guitariste de jazz Wes Montgomery, Ella Fitzgerald, Ray Charles, Chet Atkins... Tu t'en douteras, le jazz m'excite terriblement.
— Quel crois-tu être, aujourd'hui, le but le plus précis de ta vie ?
— Oh, il s'agit d'un but très difficile à atteindre : j'aimerais devenir une vedette... Je veux dire : une vraie vedette, solide, intéressante... Non pour ma simple satisfaction, d'ailleurs : surtout pour celle des gens qui ont voulu croire en moi — mes amis, mon frère, ma mère...
Ainsi le jeune garçon qui, l'an dernier, hurlait d'une joie puérile parce qu'il « habitait à deux pas d'un bel ange », s'affirme-t-il aujourd'hui comme quelqu'un de grave, d'inquiet, de timide ; quelqu'un aussi qui n'ignore guère à quel point il est difficile de devenir un vrai chanteur, et qu'il lui faut maintenant livrer un sérieux combat. Petit Moulière, en somme, n'est plus un enfant : il grandit ; et surtout, il le sait... **Guy ABITAN.**

Un enfant de Montmartre qui vient du Pays Basque... Son regard sombre, sa mine gentille lui valurent à treize ans d'être vedette de cinéma. Le jeune chanteur qu'il est aujourd'hui devenu, ne l'a pas oublié.



10 degrés au-dessous de zéro : les astuces (neigeuses) de chouchou

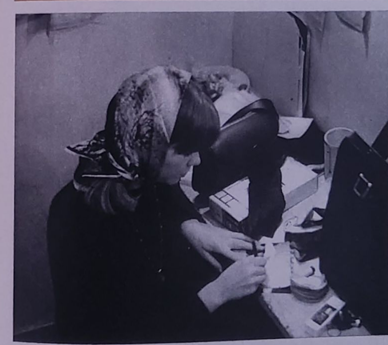
En ce temps-là, Chouchou dit à ses copains : « En vérité, je vous le dis, faut ski faut. Malgré nos caractères d'hiver, partons ensemble en vacances. Neige pas une bonne idée ? Alors, flocon se dépêche de téléphoner au patron de l'hôtel : cime dit que c'est complet, crampons dans la nature. Heureusement qu'il y a toujours de la glace pour Schuss-schuss : car dehors, c'est un vrai des luges. Yé-yé, ne te mets pas tant de fart sur le bout du fuseau ! Poudreuse, va ! Et toi, Ouah-ouah, ne piste pas dans la neige ; elle fondrait et ce serait le tôlée général. Après-ski est arrivé, allons au slalom de thé, histoire de bavarder à bâtons rompus et de regarder la télé (féerique). J'aval un verre, mais un seul : Christiania a trop bu (quelle descente !), elle est complètement givre et ne cesse de chalet. »

... et pour 64, je vous souhaite beaucoup de hauts... et pas de bas !

Fix



Les Schtroumpfs, que dirige le pianiste Patrick Logelin (le premier à gauche), sont originaires de Cannes (la ville dont le maire, pourtant, a prouvé plusieurs fois qu'il était complètement incapable de schtroumpfer). Ils ont été schtroumpfés par Radio Monte-Carlo et ont publié deux 33 schtroumpfs chez Président. Ils ne sont à Paris que depuis peu de temps, mais remportent déjà pas mal de schtroumpf. Moi, je trouve sympa qu'un groupe comme le leur tente de se lancer maintenant, et je leur schtroumpfe bonne chance.



Françoise Hardy a encore gagné des points à ma cote personnelle depuis qu'elle est passée à l'Olympia (à la même affiche que Richard). Je ne dis pas ça à cause du succès de ce programme, qu'il a fallu prolonger, mais à cause du comportement de Françoise sur scène (simplicité, gentillesse, gags) et des chansons de son nouveau répertoire. En écoutant « Le premier bonheur du jour » ou « Toi, je ne t'oublierai pas », j'ai beau être dur, j'ai failli y aller de ma larme, tellement c'était chouette.

Ralph Bernet, parolier dont vous avez pu lire le nom très souvent sur les étiquettes de disques fameux (de Johnny ou d'Eddy, entre autres), fait mentir le proverbe selon lequel les cordonniers sont les plus mal coiffés. Il vient de s'écrire quatre nouvelles chansons et il se les chante, pour un 45 tours Philips : « Je vais revoir », « Reviens l'amour », « Les roses rouges sont fanées » et « Qu'il est doux d'être auprès de toi ».



Sylvie est depuis peu la marraine du « Club Sylvie Vartan », fondé à Bruxelles sous l'impulsion d'un groupe de jeunes fans, et qui compte déjà deux cents membres. Pour remercier Sylvie-ambassadrice de ses visites à ce club, les copains belges parlent d'organiser un voyage spécial à Paris, dans une quinzaine de jours, pour aller applaudir la rentrée d'hiver de leur gentille idole, à l'Olympia, où elle passera avec les Beatles.



est-ce que tu le sais ?

● Les Bruxellois pourront applaudir Dick Rivers du 3 au 15 janvier ; il chantera, en effet, tous les soirs à l'« Ancienne Belgique », avant de s'envoler (très exactement le 19) pour Montréal, Québec, puis New York où il enregistrera une émission de Télévision. Les Parisiens devront attendre le début de mars pour réentendre Dick.

● Sylvie passera en co-vedette avec les Beatles, au spectacle de l'Olympia qui débutera le 16 janvier. Trini Lopez, le créateur du surf, se produira vraisemblablement au même programme.

● Ray Charles vient d'être classé premier au référendum annuel de la revue de jazz « Down beat », cette place ayant été tenue régulièrement jusqu'alors par Frank Sinatra.

● Les Jordanaires, groupe vocal et instrumental qui accompagne régulièrement Elvis Presley, viennent de publier, pour la première fois en France, un disque où ils reprennent, seuls, d'anciens succès d'Elvis.

● Johnny a terminé, à Versailles, le tournage de sa séquence pour le film de Michel Boisrond : « Cherchez l'idole ». Il y jouera un instantané de sa vie, et y chantera une chanson signée Aznavour-Garvarentz.

● Un banc d'essai pour les chanteurs amateurs : Lucien Morisse, directeur artistique d'Europe I, organise régulièrement des séances d'auditions, au cours desquelles de jeunes talents peuvent être sélectionnés. Leurs enregistrements, s'ils sont de bonne qualité, sont ensuite diffusés sur les antennes de la station.

● Pour la première fois depuis cinq ans, un groupe a plus de succès que les Shadows en Angleterre. Cinq jours après la sortie de « I want to hold your hand », les Beatles avaient déjà vendu plus d'un million d'exemplaires de ce disque, et ceci, au détriment de la popularité des Shadows. Les Beatles ont cinq titres classés au hit-parade, et les Shadows arrivent péniblement à la huitième place. Que se passe-t-il ?

● Ce n'est pas encore officiel, mais c'est officieux : Ray Charles viendra en France en 1964. C'est vraisemblablement à l'Olympia que les Parisiens pourront applaudir le « genius » au cours de la deuxième quinzaine de mai.



Parmi les cadeaux de fin d'année les plus drôles que j'aie jamais reçus, il y a eu trois disques qu'un bon copain à moi, Georgie Wolinski, a eu l'idée d'emballer dans des pochettes dessi-



nées par ses soins. Voyez plutôt. Si parmi vous il s'en trouve qui aient d'autres idées du même genre et un assez joli coup de crayon pour les réaliser, qu'ils ne se gênent pas. Je



publierai les plus drôles. Inutile, bien sûr, de m'envoyer des disques. Rien que des pochettes, et quand même pas trop odieuses pour que je puisse les passer sans risquer d'être censuré.

DOCTEUR CHOUCHOU
Psychologie appliquée
(sur R. V. seulement)

B.P. 150 Paris-8e

Paris, le ....

GRANDE ENQUÊTE D'OPINION

Je me suis mis en tête d'établir par statistique le caractère-type de mes copains. Aussi ai-je préparé 10 questions auxquelles je vous demande à tous et à toutes de répondre personnellement et consciencieusement après y avoir bien réfléchi. A quoi servira cette consultation ? A vous permettre de vous comparer au copain-type (ou à la copine-type) dont le portrait caractériel se dégagera de l'ensemble des réponses et sera publié prochainement.

Mode d'emploi :

● Précisez d'abord votre âge .... [ ] ans

● Si vous êtes un garçon ou une fille (cochez d'une croix la bonne case).. [G] [F]

● Vos nom et adresse (facultatif, car il sera tenu compte également des réponses anonymes) ....
....

● Marquez ensuite d'une croix la réponse que vous choisissez pour chacune des 10 questions ci-dessous :

MOTS. Parmi les mots suivants, mon préféré est	Audace	Equilibre	Foi	Chance	Aucun
PERSONNAGES. De ces personnages, le plus sympathique est	Robinson Crusoé	Blanche-Neige	D'Artagnan	Bug's Bunny	Aucun
MARIAGE. Je souhaite me marier	Avant 20 ans	Entre 20 et 30 ans	Après 30 ans	Jamais	Aucune idée
DANSE. Pour moi, l'intérêt de la danse, c'est	Se détendre	Connaître des partenaires	Faire du sport	Faire comme les autres	Sans intérêt
MORT. A la fin de la vie, je suppose qu'il y a	Le néant absolu	La vie éternelle	Une autre vie	Encore autre chose	Aucune idée
ARGENT. Pour mon bonheur, il en faut..	Enormément	Beaucoup	Pas mal	Très peu	Pas du tout
GUERRE. A mon avis, la guerre doit être ..	Constamment préparée	Parfois envisagée	Quelquefois entreprise	Toujours refusée	Aucune idée
S.L.C. Dans ce numéro, j'ai lu (ou lirai) ..	Tous les textes	Presque tous les textes	Quelques textes	Un seul texte	Aucun texte
POLITIQUE. Dans la vie politique, mon intention est de	Combattre pour mes idées	Comprendre et voter	Jouer un rôle important	Faire une carrière	Aucune participation
RELIGION. Je crois que l'homme est responsable de ses actes devant	Lui-même	Les autres hommes	Dieu (au sens chrétien)	Une autre divinité	Rien, ni personne

● Indiquez ci-dessous en dix mots maximum ce qui compte le plus pour vous dans la vie :
....
....

● Envoyez enfin ce bulletin-réponse à : Docteur Chouchou. Boîte Postale 150, Paris-8e.
AH ! Encore un mot : J'ai décidé d'attribuer 100 microsillons selon mon bon plaisir aux participants dont j'aurai le plus aimé les réponses. Si vous désirez tenter votre chance, il est donc préférable d'indiquer votre adresse ; mais vous pouvez quand même jouer le jeu en restant anonyme.







































Si vous aimez les timbres à l'effigie de vos vedettes préférées, vous en trouverez dans le nº 9 de S.L.C. (Johnny), le nº 14 (Sylvie et Eddy) et le nº 17 (Sheila). Ce mois-ci voici deux planches de vignettes qui vous permettront de timbrer Petula Clark et Claude François. ATTENTION ! pour que vos lettres soient admises par les P. et T., il faut coller ces timbres S.L.C. non pas au recto (côté du timbre officiel), mais au verso.





































LE HIT PARADE DE SALUT LES COPAINS

Emission diffusée tous les jours à 17 h sur Europe 1 (1647 m G.O.) par Daniel Filipacchi.

Cette liste ne prétend pas être le reflet de la vente des disques en France. Elle est obtenue par l'addition de toutes les demandes de chansons adressées, soit à l'émission, soit au journal directement. (A cet effet nous insérons un bulletin de vote qui vous permettra de désigner votre chanson préférée du mois.) Le rond de couleur indique que la chanson est en hausse, le chiffre dans la colonne de droite indique la position de la chanson le mois précédent.

Classement des chansons françaises pour la période du 15 novembre au 15 décembre 1963

1	SI J'AVAIS UN MARTEAU – Claude François	(2)
2	MA GUITARE – Johnny Hallyday	(1)
3	POUR MOI LA VIE VA COMMENCER – Johnny Hallyday	(3)
4	ET JE M'EN VAIS – Richard Anthony	12
5	SI JE CHANTE – Sylvie Vartan	(-)
6	MA BICHE – Frank Alamo	(8)
7	TCHIN-TCHIN – Richard Anthony	16
8	SENTIMENTAL – Eddy Mitchell	33
9	J'AURAIS VOULU – Françoise Hardy	(5)
10	TU N'ES PLUS LA – Dick Rivers	17
11	LE SIFFLET DES COPAINS – Sheila	(9)
12	LES FEUX ROUGES – Jean-Jacques Debout	18
13	EN REVANT A NOEL – Claude François	25
14	WATCHING YOU – Sylvie Vartan	(4)
15	A PLEIN CŒUR – Johnny Hallyday	14
16	RIEN N'A CHANGE – Johnny Hallyday	22
17	C'EST BIEN JOLI D'ETRE COPAINS – Le Petit Prince	(-)
18	LE MARTIEN – Henri Salvador	48
19	LE PANTIN – Michel Laurent	(6)
20	AMERICA – Danyel Gérard	28
21	ROSE PARMI LES ROSES – Richard Anthony	(7)
22	J'EN SUIS FOU – Dick Rivers	(-)
23	ENTRE NOUS, IL EST FOU – Pétula Clark	13
24	TE VOICI – Eddy Mitchell	11
25	VA PAS PRENDRE UN TAMBOUR – Françoise Hardy	24
26	SUGAR SHACK – Danyel Gérard	20
27	UN SEUL GARÇON SUR LA TERRE – Tiny Yong	40
28	SYLVIE – Frank Alamo	27
29	REVIENS VITE ET OUBLIE – Les Surfs	23
30	LE PREMIER BONHEUR DU JOUR – Françoise Hardy	30
31	LA LA LA – Sylvie Vartan	(-)
32	JE VEUX RESTER SEUL AVEC TOI – Claude François	(-)
33	CETTE ANNEE-LA – Sheila	26
34	FILE, FILE, FILE – Frank Alamo	31
35	J'OSE TE L'ECRIRE – Evy	44
36	C'EST BIEN FAIT POUR TOI – Les Gam's	21
37	UN PETIT DISQUE DE COUNT BASIE – Henri Salvador	43
38	ON EST HEUREUX A SEIZE ANS – Billy Bridge	35
39	AVANT DE SORTIR – Michel Laurent	(-)
40	LAM DI LAM – Jacky Moulière	19
41	TU N'IRAS PAS BIEN LOIN – Jean-Jacques Debout	(-)
42	BLUE-JEAN BOP – Eddy Mitchell	(-)
43	TU N'Y CROIS PAS – Michel Berger	10
44	NE SOIS PAS SI BETE – France Gall	(-)
45	EST-CE L'AMOUR QUI VEUT ÇA – Pétula Clark	(-)
46	LA MAMMA – Charles Aznavour	(-)
47	SACRE DOLLAR – Les Missiles	(-)
48	CE N'EST PAS DROLE – Le Petit Prince	(-)
49	C'EST MA FETE – Richard Anthony	46
50	SINCE YOU DON'T CARE – Sylvie Vartan	(-)

Classement des chansons de langue étrangère

1	LOUIE LOUIE – The Kingsmen	(-)
2	EVERYBODY – Tommy Roe	(-)
3	SHE LOVES YOU – The Beatles	(5)
4	SUGAR SHACK – Jimmy Gilmer	(1)
5	BOSSA NOVA BABY – Elvis Presley	(2)
6	T. BIRD – Aire-Dales	(-)
7	IF I HAD A HAMMER – Trini Lopez	(3)
8	WORKOUT, STEVIE, WORKOUT – Little Stevie Wonder	(6)
9	DRIP DROP – Dion	(-)
10	UH HUH – Paul Anka	(-)
11	CUORE – Rita Pavone	(7)
12	IT'S ALL RIGHT – The Impressions	10
13	BUSTED – Ray Charles	(-)
14	DON'T THINK TWICE IT'S ALL RIGHT – Peter, Paul and Mary	14
15	WITCHCRAFT – Elvis Presley	(9)

BULLETIN DE VOTE

La chanson du mois : ....

Nom .... Adresse ....

JOHNNY

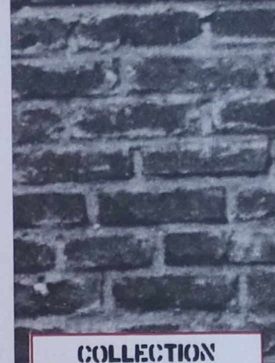
(Suite de la page 20.) le marchand de sable, même par de si beaux soirs, n'oublie pas de passer. Quand le gosse s'éveille, sa maman est si loin...

Le futur Johnny Hallyday, déjà fils, neveu et cousin d'artistes, va voir bientôt un autre artiste entrer dans sa famille. A Londres, on jouait depuis plusieurs mois une opérette américaine à grand spectacle de Rodgers et Hammerstein, « Oklahoma », qui allait tenir l'affiche pendant plus de 2 ans. Les danseurs de cette troupe, après les représentations, allaient dîner dans quelque restaurant du quartier de Soho, un coin de Londres où les artistes de tous les pays, traditionnellement, aiment se retrouver quand ils sont de passage dans cette capitale. La troupe « Oklahoma » fraternisa avec la « Company International Ballet », à laquelle appartenaient les deux cousines de Jean-Philippe.

C'est ainsi que Desta et Menen firent la connaissance d'un jeune Américain nommé Lee Ketcham, qui était d'ailleurs véritablement originaire de l'Oklahoma. Cet athlète blond de 20 ans eut le coup de foudre pour Desta la brune, qui le lui rendit bien. En parfait Américain — enthousiaste, entreprenant, toujours confiant en l'avenir — Lee prit peu après la décision de quitter sa troupe, pour rester avec celle qu'il considérait déjà comme sa fiancée. Avec elle et sa sœur, ils monteraient un numéro de danse pour le music-hall, et ça marcherait. Ainsi fut fait. Desta et Menen abandonnèrent la danse classique — activité prestigieuse mais pas toujours lucrative — et mirent au point avec Lee une attraction spectaculaire qui présentait en quelques minutes un panorama de la danse à travers le monde : sur une musique d'écriture moderne aux mouvements variés, les différents tableaux évoquaient les fastes de l'Asie, de Java, du Caucase, et le numéro prenait fin sur un french-cancan endiablé. Sous le nom de « Desta, Menen et Lee », ce trio fit avec succès une tournée européenne qui dura un an. A Rome, en 1949, Menen ayant quitté le trio, Lee et Desta doivent imaginer un autre numéro. Ils y accumulent volontairement les pires difficultés techniques, travaillant à la limite de leurs forces. Quand il s'agit de trouver un nom pour leur duo, Lee pense à celui du vieux médecin de sa famille. C'est lui qui l'a aidé à venir au monde, c'est lui qui a contribué à la vocation de son frère Mike pour la médecine, et a d'ailleurs cédé à Mike son cabinet peu avant de mourir. Il s'appelait John Halladay. Dans ce nom, Lee change le deuxième A pour un I, car Halliday, en anglais, est un mot plus gai qui sonne presque comme « holiday » (vacances). Ce n'est qu'à l'âge de ses grands débuts que Jean-Philippe, après avoir reçu de son cousin le prénom d'artiste de Johnny, remplacera à son tour le I par un Y. Mais n'anticipons pas ; avant de lui « porter bonheur », ce nom réussit d'abord comme un puissant et bénéfique talisman aux « Halliday's ». Ce fut immédiat. La Belgique, l'Italie, le Portugal, l'Espagne, l'Allemagne applaudissent l'étourdissant numéro qui vaut à leurs créateurs des contrats toujours plus intéressants.

Le gosse, déjà, n'est « qu'une pierre qui roule toujours ». Mais dès qu'il a atteint l'âge scolaire, on l'a inscrit, comme la plupart des enfants du spectacle, à l'école spéciale par correspondance qui, de Paris, envoie des devoirs, des leçons et un plan de travail. Sa salle de classe est souvent une petite loge d'artiste, dans un théâtre de Munich, de Naples ou de Lisbonne ; son banc, un praticable ; son pupitre, la grosse malle de costumes des Halliday's ; son institutrice, la patiente et douce Hélène Mar, qui l'initie aux secrets de la règle de trois ou des affluents de la Loire. Contente de lui et toujours heureuse de lui faire plaisir, elle permet qu'on lui offre un violon, acheté à grands frais chez un luthier de Hanovre. En 1951, Lee et Desta sont engagés au cabaret « Eve », à Paris, pour une durée de 18 mois. Excellente occasion pour donner aux études de Jean-Philippe un caractère de meilleure continuité. Il va dans une vraie école, commence à apprendre le violon, et retrouve ce vieux quartier de la Trinité où il fit ses premiers pas. A deux rues plus loin habite sa mère. Quand elle dispose d'une journée à passer avec lui, il lui réclame toujours d'être la partenaire de ses deux distractions favorites : une bonne partie de cartes (la « bataille » est son jeu préféré, surtout quand on dit « re-bataille ») et de multiples tours d'autos tamponneuses, sur les boulevards (c'est lui, évidemment, qui tient le volant).

Cette vie à Paris, pourtant, n'est pas assez remuante à son gré. Il éprouve la nostalgie des grands voyages qui ont bercé son enfance, et se sent attiré par ce métier du spectacle auquel il a toujours vu ses cousins se dévouer. Lee et Desta, sans doute très profondément heureux — sans trop le laisser paraître — de le voir dans de semblables dispositions comprirent vite qu'il ne s'agissait pas d'un caprice d'enfant, mais d'un véritable appel. Comme décidément il n'avait pas « mordu » au violon (Suite page 69.)





Tiny Yong et ses guitaristes ont choisi les chouchous de janvier

(voir page de droite)

JOHNNY

(Suite de la page 67.) et que les cours de danse qu'il avait suivis avaient seulement démontré qu'il était déjà trop grand pour faire un danseur, il fallait trouver autre chose. Ils s'efforcèrent donc de lui faire comprendre qu'il ne pourrait « se défendre » qu'avec un bagage musical suffisant, et qu'il lui fallait tout d'abord apprendre vraiment la musique. Alors, il troqua son violon contre une guitare, et il les étonna tous.

Stimulé par un nouveau départ en tournée avec ses cousins, attentif aux leçons qui lui furent données par les meilleurs maîtres, il apprit le solfège, la lecture musicale et la guitare à une allure stupéfiante. La brave tante Hélène, pourtant mesurée dans ses compliments, n'hésitait pas à s'écrier en constatant ses progrès : « C'est un vrai prodige ! Vous verrez qu'il fera parler de lui ! » Elle n'aurait pu mieux dire. Il n'a pas tout à fait 10 ans quand, à la faveur d'un séjour en Italie, il se « case » sans être programmé, pour le seul plaisir, dans le même spectacle que ses cousins. La première chanson qu'il ait jamais chantée en public est une vieille marche de la tradition italienne :

« Noi siamo i cadetti di Guascogna
« Veniam' dalla Spagna, andiam' a Bologna... »

Première apparition en scène, premier succès. Un peu plus tard, à Copenhague, il présente son premier numéro complet, qui dure 12 minutes : il commence par un chant flamenco (appris en Espagne au cours d'une précédente tournée, et qui est au point de vue technique un assez joli tour de force), puis enchaîne sur une pièce fameuse pour guitare solo (« Jeux interdits ») et termine en chantant une scie à la mode, « Davy Crockett ». Pour employer le langage si pittoresque du métier, disons que ce soir-là il « fait un malheur ».

De retour à Paris, Desta lui offre un costume de Davy Crockett flambant neuf, et Lee le conduit aussitôt au studio pour qu'on lui fasse sa première photo d'artiste, une vraie, avec au bas du cliché son nom en grosses lettres blanches : Johnny Halliday. Il a 11 ans, il a choisi sa voie, il sourit à sa chance. Mais la chance, comme les adolescents, a ses caprices. Halliday n'est pas encore Hallyday, de beaucoup s'en faut. Johnny entre, sans le savoir, dans les plus dures années de sa jeunesse. A la vie, plus dangereusement qu'aux cartes, il va devoir dire : bataille et re-bataille...

(A suivre.)

Raymond MOULY.

les chouchous de janvier

Tiny Yong aime la simplicité avec ce chemisier en coton quadrillé, noir-gris ou marron-vison, à double empiècement et col pointes boutonnées : 22 F.

Mike est drôlement dans la note avec sa chemise de popeline unie et son col anglais fixé par une barrette. Tailles 32, 33, 34, : 16 F. - Tailles 35, 36 et taille « Hommes » : 18 F.

Tony s'habille à l'anglaise avec une chemise rayée. Elle est en popeline rayée à col british avec barrette. Tailles 32, 33, 34 : 22,50 F. Tailles 35, 36 et tailles « Hommes » : 25 F.

FRANCE. — Mode de paiement : adresser les chèques ou mandats AU PRINTEMPS, boite postale 248-09, Paris. (Etranger et outre-mer, chèques ou mandats internationaux.)

Désignation	Prix de l'article	Frais d'expédition
Chemise unie, tailles 32, 33 et 34 ..	16,00	1,70
Chemise unie, tail. 35, 36 et hommes..	18,00	1,70
Chemise rayée, tailles 32, 33 et 34 ..	22,50	1,70
Chemise rayée, tail. 35, 36 et hommes..	25,00	1,70
Corsage coton	22,00	1,70
FRANCE OUTRE-MER - ETRANGER : expédition par avion		
Chemise unie, tailles 32, 33 et 34 ..	12,80	4,60
Chemise unie, tail. 35, 36 et hommes..	14,40	4,60
Chemise rayée, tailles 32, 33 et 34 ..	18,00	4,60
Chemise rayée, tail. 35, 36 et hommes..	20,00	4,60
Corsage coton	17,60	4,60

En vente au Printemps

A PARIS ; à BORDEAUX ; à CAEN ; à COGNAC ; à DEAUVILLE ; à DIEPPE ; à EVREUX ; au HAVRE ; à LILLE ; à LYON, « Aux Deux Passages » ; à MONTLUÇON ; à NANCY ; à NANTES ; à MELUN ; à ROUEN ; à VERSAILLES ; à AUXERRE, « Soisson et Jammes » ; à CHARLEVILLE, « René Jeanteur » ; à MARSEILLE, « Aux Deux Frères » ; à REIMS, « Saint-Jacques » ; à STRASBOURG, « Grandes Galeries ».

LES SURFS

(Suite de la page 24.) eurent bien du succès. Nous n'avions d'ailleurs pas beaucoup d'espoir. Pourtant, nous avons obtenu un premier prix; nous étions très fiers de nous : nous avions gagné un grand voyage en avion à travers Madagascar.

— Que s'est-il passé par la suite ?

— Nous avons été sollicités pour des tas de galas, où nous passions en amateurs, simplement pour nous amuser. Mais pour nous, tout a vraiment commencé à Paris. L'Office de Coopération de Radio-Madagascar nous avait désignés pour aller représenter notre pays en France, à l'occasion du Salon de la Télévision. Or, au cours de ce gala, nous avons eu la chance d'être remarqués par deux personnes très importantes : M. Roger Marouani, des disques Festival, et Jacqueline Joubert, de la Télévision.

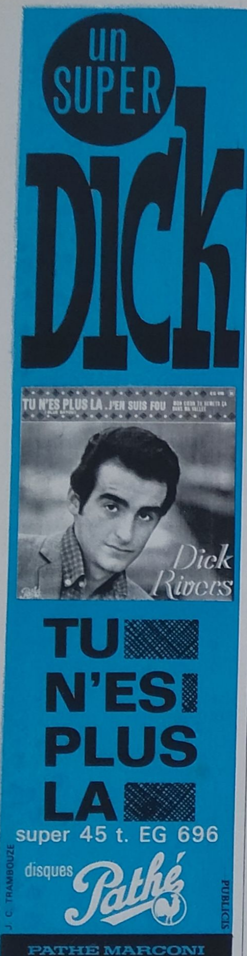
» Quinze jours plus tard, nous enregistrions notre premier disque. Trois jours après cet enregistrement, nous faisions notre première émission de Télévision, « Rendez-vous avec », où nous chantions deux chansons. C'était « parti » ! Nous n'avions déjà presque plus de temps libre. Le succès obtenu par notre premier disque dépassa, en tout cas, tout ce que nous pouvions espérer; aussi, nous fallut-il en enregistrer un autre, presque aussitôt... Après trois semaines de travail acharné, notre second disque fut, enfin, achevé. Un peu plus tard, à l'audition de ce disque, Bruno Coquatrix nous engageait pour un « Musicorama ». Deux heures après notre passage en scène nous roulions en direction de Marseille, première ville au programme d'une grande tournée.

— Vous avez pu, tout de même, vous reposer un peu, entre vos voyages ?

—Oui, répond Monique, à peine ironique. Nous avons simplement fait notre troisième disque, une « Télévision » à Lille, une réception de presse, et participé au tournage de « Cherchez l'idole ». Ajoute à cela quelques interviews et des photos dans des magazines parisiens. Trois fois rien, quoi... Après cette tournée, déjà très fatigante, nous avons encore chanté, pendant quinze jours, à l'Olympia, en décembre, avec Dionne Warwick, Little Stevie Wonder et les Shirelles.

Mais le ton et les yeux brillants de Monique font un gai contrepoint à ces paroles qu'on pourrait croire désabusées. D'ailleurs, à voir ces frères et sœurs rire et se disputer, on comprend qu'ils ne changeraient pas leur situation pour... une république.

Rolland GAILLAC.



LE BONHEUR

(suite de la page 35.) pas si mal. Moi, j'ai trouvé une occupation qui me plaît, je gagne convenablement ma vie, mes parents sont sympas avec moi, ils me laissent sortir quand je veux, ils aiment Richard Anthony. Que pourrais-je demander de plus ? Je suis satisfaite de mon sort.

Danièle. Mais, qui est complètement heureux ? Personne. Et puis, il faut s'entendre sur le sens du mot. Le bonheur, est-ce n'avoir pas de soucis matériels, ou bien n'être pas malade, ou bien encore avoir de l'affection autour de soi ? Ou alors, posséder tout ça à la fois ? La question est vaste. Le rythme de la vie moderne crée de nouveaux besoins chaque jour, donc de nouvelles raisons de n'être pas tout à fait heureux. En fait, je crois même que, malgré son nom, la vie moderne et le confort ne sont que des regressions dans la recherche du bonheur.

Jean-Claude. Il y a du vrai dans ce que tu dis; mais toi, Annie, tu triches lorsque tu affirmes être heureuse. Sous prétexte que « ça va à peu près », tu ne cherches pas plus loin, tu ne regardes pas autour de toi; à mon avis, tu fais preuve d'égoïsme. Et puis, le présent ne peut pas se séparer de l'avenir, tu sembles l'oublier. Moi, je pourrais me considérer comme heureux : mes études marchent bien, j'ai pas mal de succès auprès des filles, une chambre indépendante et pas d'habitudes. Libéré de toute contrainte, en somme. Pourtant, je ne trouve pas que « ça va ». Quelque chose cloche et je ne sais pas toujours quoi...

Le bonheur est-il principalement d'ordre psychologique ou matériel ?

Bernard. D'abord, matériel. Car sans une certaine sécurité de ce côté-là, comment être réceptif aux appels des gags ou de la bonne humeur. Et puis, comment connaître un peu les différents milieux de la société, et les apprécier, si après une journée crevante on n'a même pas de quoi se payer un costume neuf pour aller au cinéma, au théâtre, ou, simplement, se promener en ville. Or, avec mes 60 sacs par mois, je peux difficilement me permettre de descendre dans la rue pour y vivre un peu, surtout quand j'ai payé ma chambre et ma nourriture... Mes parents sont, malheureusement, dans le même cas que moi. Alors, quand je pense à moi dans vingt ans, avec les mêmes 60 sacs par mois, un réfrigérateur acheté à crédit, un H.L.M. en carton pâte et une 4 CV d'occasion pas encore payée, je ne vois pas bien comment le bonheur peut venir avant que les problèmes matériels soient réglés.

Annie. Ridicule. Evidemment, la vie d'un ouvrier n'est pas toujours rose, mais tu ne regardes que le revers de la médaille. Le système de l'entreprise moderne, des grands magasins, des achats à tempérament, de la publicité, sont tout à l'avantage de l'employé et du consommateur. Ma mère achète tout dans une coopérative et ça lui fait de sérieuses économies. On ne pouvait en faire autant au début du siècle. Moi, je trouve que l'Etat fait beaucoup aujourd'hui pour améliorer le sort des gens. La preuve : j'ai lu dans un journal que la France est un pays à niveau de vie élevé. Alors, les gens qui râlent ne sont pas logiques ou bien, ils ont des ennuis personnels.

Bernard. Le bonheur est un invention des jésuites, qui vous le promettent pour la vie éternelle à condition que vous soyez sans exigence sur la terre.

Annie. La terre, c'est vaste. Nous vivons en France. Tâchez de trouver un pays où l'on soit plus heureux qu'en France. Aux U.S.A., peut-être ?

Bernard. Là-bas, les gens sont abrutis par la Bible, le conditionnement psychologique, l'anticommunisme et les conserves alimentaires.

Jean-Claude. Bravo pour ton baratin, mais il faut répondre à la question qui est de savoir si on est heureux lorsqu'on mange à sa faim ou lorsqu'on a en soi une sorte de joie, d'enthousiasme permanents. Personnellement, je crois que le bonheur est surtout une notion abstraite. Les gens heureux ne portent pas une pancarte dans le dos — bien que j'aie vu l'an dernier, en Angleterre, une sorte de beatnik farfelu qui avait inscrit au dos de son blouson noir : « Happy gentleman. Don't disturb ». C'était un gag, évidemment, mais ça ne faisait rire personne. Je crois que le fait de prendre la vie du bon côté résout pas mal de problèmes, même les problèmes financiers... Le balayeur de ma boîte est un des types les plus gais que je connaisse...

Danièle. Parfaitement. Le bonheur n'est pas quelque chose de défini, de carré, de bleu ou de comestible. Il varie avec le caractère de chaque individu et même avec son humeur... Il est donc, avant tout, d'ordre spirituel. Personnellement, j'ai des hauts et des bas selon qu'il y a ou non des heurts avec mes parents, que je suis en forme physiquement, que l'état de mes finances est ou non satisfaisant. Je suis certaine que les gens très riches peuvent être parfois très malheureux. Pour être heureux, je crois qu'il faut être, avant tout, équilibré : état d'autant plus difficile à atteindre qu'il ne peut être mis en équation, et que chacun doit trouver le sien propre.

Tony. Exact. Le bonheur n'est pas soit psychique soit matériel, il est une synthèse de ces deux facteurs, et n'existe, je crois, qu'à l'état de recherche perpétuelle, à condition que l'esprit soit en bonne condition pour opérer cette recherche...

Associez-vous l'idée de liberté à celle du bonheur ?

Danièle. Oui, toujours. Je pense, d'ailleurs, que la liberté en est la première condition. Si j'étais dans un collège à règlement quasi militaire, où l'on s'efforcerait de tuer chez les élèves le sens critique, le raisonnement ou le jugement, où l'on me forcerait à faire telle et telle chose, je ne pourrais pas tenir. Ça me révolte rien que d'y penser. Si je n'avais pas à tout instant le loisir d'émettre mon opinion sur tout ce qui me concerne... et même sur ce qui ne me concerne pas, je serais malheureuse comme les pierres...

Bernard. Aucun rapport. D'abord, on n'est jamais complètement libre et je ne crois pas qu'un système politique plutôt qu'un autre puisse déterminer le bonheur des gens. En U.R.S.S., où l'on n'est pas absolument libre, les gens sont aussi heureux qu'ailleurs... puisqu'ils ignorent même la condition des autres peuples ! A mon avis, le bonheur et la liberté sont deux choses complètement différentes...

Annie. Là, je suis plutôt d'accord avec Bernard. Je ne me suis même jamais posé la question de savoir si j'étais libre ou non. Sans doute, je suis libre. Mais ça ne me tracasse guère. La philosophie et moi...

Tony. Tu as tort. Même sans philosopher, il faut toujours se soucier de la liberté. Elle est précieuse. Oui, je l'associe à l'idée de bonheur. Aller au cinéma quand on veut, écouter Ray Charles quand on veut, choisir le métier qui nous plaît, tout ça est très important, plus même qu'il n'y paraît, et si, d'un coup, ça devenait impossible, les gens feraient une sale gueule, j'en suis sûr. Même si on a, actuellement, des tas de raisons de « râler » contre tout ce qui nous embête, il faut reconnaître qu'on a l'avantage d'être libre et qu'on peut l'éprouver à tous les instants. (Suite page 72.)

LE BONHEUR

(Suite de la page 71.)

Jean-Claude. Doucement la fanfare ! Essaie de dire ce que tu penses de certaines choses et tu te retrouves en cabane deux jours plus tard. La liberté est quelque chose que l'on perd... à force de ne pas s'en servir. Mais les foules ne s'en aperçoivent pas et, de toute façon, elles ne sauraient quoi faire de leur liberté. Moi, je ne pourrais pas vivre dans un pays qui brimerait les artistes et qui leur refuserait le droit de toute création nouvelle, non inscrite dans les normes prévues.

Comment ferez-vous votre propre bonheur ?

Annie. En m'organisant une vie tranquille et en surveillant ma santé... J'espère trouver, un peu plus tard, un garçon sympa qui fera un bon mari, qui gagnera suffisamment d'argent pour que je puisse m'arrêter de travailler et m'occuper de mes enfants. Pour moi, la vie familiale est l'élément le plus important. Si les gens prenaient conscience de son importance, on verrait, certainement, moins de récits affolants dans les journaux...

Jean-Claude. En menant une vie mouvementée ! J'ai horreur de la quiétude, elle est synonyme de stérilité. Je ne pourrais supporter une petite vie de fonctionnaire méticuleux et calme, réglée par des horaires fixes et protégée par la Sécurité sociale. Je me fiche pas mal de vivre dans une piaule minable si j'y trouve l'inspiration et le goût de m'exprimer. La vie bourgeoise m'énerve : elle ne permet pas de réaliser les ambitions d'un homme véritable. J'espère ne jamais devenir comme certains locataires de l'immeuble où j'habite qui rentrent et sortent à une heure bien déterminée, avec leur petit chapeau, leur petit parapluie et leur petite dignité. De parfaits robots, quoi. Quand je les vois, j'ai envie de jeter des pétards dans les escaliers... Et je ne parle pas du vieux colonel en retraite, qui emmène pisser son chien tous les soirs à 20 h 44, depuis dix ans, contre le mur de l'école (laïque). Les habitudes, ça me tue...

Bernard. Vivre comme un bourgeois ? Moi, j'avoue que ça ne me déplairait pas tellement, puisque ça signifierait pour moi un minimum de confort. J'aspire, pour l'instant, à une augmentation de mon salaire, j'ai envie de sortir, de pouvoir m'offrir les loisirs et les distractions qu'offre la vie. J'aimerais connaître mieux le monde. Au fond, il ne me manque que ça pour être heureux. J'ai bon espoir...

Danièle. Le bonheur, pour moi, serait de voyager. Je rêve de découvrir des pays lointains et des modes de vie différents du nôtre. Je voudrais me faire un tas de relations, avoir beaucoup de copains, et, surtout, obtenir mes diplômes pour pouvoir exercer la carrière qui me plaira. Le métier est une chose capitale. Si on a son boulot dans la peau, le reste compte peu. Si on a, en plus, de bons dérivatifs comme le rock, ou quelque sport, on peut arriver à trouver sa place dans la société. Etre heureuse, c'est me trouver utile au reste de l'humanité.

Tony. Ma thèse : il faut aspirer au plus de choses possible. Comme dit Danièle, le métier est une chose importante dans la vie. Mais Bernard n'a pas tort d'insister sur l'argent. Aujourd'hui il en faut. Sans vouloir jouer les bourgeois, j'aspire à un certain confort, une certaine sécurité, à une certaine jouissance : j'aspire à m'habiller chez John Charles plutôt que chez le marchand d'occasions, à avoir toujours de l'ambition (je ne dis pas de la prétention), donc l'esprit toujours en alerte... En fin de compte, ce qu'il faut c'est « vouloir », tout en étant capable de se construire un petit bonheur avec un minimum de choses. Et puis, il y a certainement, des choses formidables que nous ne connaissons pas encore et dont aucun de vous n'a pensé parler : l'amour, peut-être...

MARIE LAFORET

(Suite de la p. 48.) de disques qui accepta de m'auditionner. J'avais un trac fou et je manquais vraiment d'assurance. Il me conseilla d'aller prendre quelques cours de comédie chez Simon pour acquérir un peu de cette assurance qui me faisait tellement défaut. Je n'y restai que deux jours, car l'ambiance ne me plaisait pas. C'est alors que ma sœur qui faisait du théâtre a voulu me présenter à Raymond Rouleau. Il me regarde bien et me demande si je veux participer au concours « La naissance d'une étoile ». Moi je lui dis franchement que je n'ai nulle intention de devenir comédienne, que je n'ai jamais suivi de cours et que je ne connais absolument rien. Il m'a dit : « Ça ne fait rien, travaille, les éliminatoires commencent dans huit jours ! Je me suis mise à préparer ce concours — je n'avais toujours aucune envie de me lancer dans le théâtre ou le cinéma — mais le fait de passer devant un jury m'amusait et j'avais envie de savoir quel effet cela pouvait produire. J'ai tenu le coup jusqu'à la finale, passant devant des concurrentes qui travaillaient l'art dramatique depuis longtemps. C'était le grand jour : jury composé de noms célèbres du théâtre et du cinéma. A la fin du concours, dans les coulisses, Chabrol et Malle me prennent d'assaut, me font des propositions pour tourner avec eux, me disent que je suis la révélation de l'année ! Finalement, Louis Malle m'offre un contrat de quatre ans et je demande à réfléchir ; j'en parle avec mon père qui me conseille d'accepter puisque c'est un contrat sérieux. Je devais tourner l'été suivant un film intitulé « Liberté », en Grèce, en scope et en couleurs, mis en scène par Louis Malle, et je bénéficiai d'une vaste opération publicitaire avant d'avoir tourné le moindre petit bout de film. Finalement, « Liberté » ne se faisant pas, j'acceptai de tourner en vedette avec René Clément dans « Plein soleil », où j'avais pour partenaires Alain Delon et Maurice Ronet. Je ne garde pas un très bon souvenir de ce film, car nous tournions au large, à bord d'un bateau, et j'avais un mal de mer épouvantable ; j'ai dû rester je ne sais combien de jours à fond de cale... » Le téléphone sonne. « Excuse-moi une minute. » La communication terminée : « Quelle barbe, ce (Suite page 74.)



MARIE LAFORET

(Suite de la p. 73.) téléphone ; ça commence à partir de 9 heures et ça n'arrête pas ; je ne peux pas dormir tranquille, le matin, lorsque je me couche tard...

— Qu'as-tu tourné par la suite ?

— Oh ! Pas un grand nombre de films : « Saint-Tropez Blues »...

— Tu chantais et jouais de la guitare dans ce film ?

— Oui, un peu. Puis il y a eu « Léviathan », « La Fille aux yeux d'or » avec le metteur en scène italien Gabriel Albicocco que j'ai épousé et dont je suis maintenant séparée. Enfin, le « Rat d'Amérique » avec Aznavour.

— Tu as des projets ?

— Oui, mais rien de sûr encore. J'ai reçu des propositions intéressantes mais je n'ai encore rien décidé. Tu sais, c'est amusant quelquefois : on me propose des rôles insensés dans des films incroyables. Ce que je peux te dire, ce sont les films dans lesquels je ne jouerai jamais !

Une amie téléphone. Marie : «... Et puis on ira voir « Cléopâtre », j'ai tellement envie de voir « Cléopâtre » ! Il y aura plein de tuniques blanches, de jambes nues et de sandales, une débauche de bijoux, des décors somptueux ! Quoi, ça ne te dit rien ? Mais une belle femme brune bien en chair, et César, et Marc-Antoine ? Tu te rends compte : Marc-Antoine ! Mais pense un peu à Marc-Antoine !... »

Elle a dit ça le plus sérieusement du monde, en apparence. Moi, je pouffais de rire en l'écoutant.

— J'en reviens obstinément à tes disques. Comment as-tu décidé de retourner à tes premières amours ?

— C'est, il y a un an, lorsque j'ai rencontré Roger Marouani, directeur artistique chez Festival : il m'a convaincue d'enregistrer et il s'est occupé de moi. J'ai d'abord fait un disque avec « Tu fais semblant » et « Les Vendanges de l'amour », deux chansons de Danyel Gérard et Michel Jourdan ; « Mary-Ann » et « Les Jeunes Filles ». Ce dernier titre, je l'ai enregistré sur une civière. J'étais à l'hôpital depuis 2 mois et il manquait cette chanson pour sortir le disque ; dès que je me suis senti quelque force, j'ai décidé de me faire conduire au studio. J'ai dû traverser Paris en ambulance : au début c'est un peu affolant, les gens vous regardent passer comme si c'était un corbillard et ça donne froid dans le dos ; puis on s'habitue et on s'amuse : on grille tous les feux rouges, on prend les sens interdits, on klaxonne sans arrêt !... Enfin j'ai réussi à chanter ces pauvres « Jeunes Filles » d'une petite voix faible mais à la fin, je me suis trouvée mal.

— J'aime beaucoup le second disque ; tu interprètes merveilleusement, et d'une façon bien personnelle, ces chansons du folklore américain : « Banks of the Ohio », « House of the rising sun », et « Blowin'in the wind » de Bob Dylan...

— Tiens, voilà Chéri-Bibi !

Et je vois arriver vers nous, ondulant, glissant, minaudant, ronronnant et jouant de la prunelle, un énorme chat tigré. Il vient frotter sa tête contre nos jambes, puis saute sur mes genoux.

— Bonjour Chéri-Bibi. Tu sais qu'il ressemble à un chat que j'ai recueilli et gardé quelques jours chez moi.

— C'est peut-être le même, je l'ai trouvé un jour devant ma porte ; maintenant nous sommes inséparables.

— Marie, il y a beaucoup de livres chez toi. Je vois « L'Invitée » de Simone de Beauvoir sur la table, un petit recueil des pensées du philosophe allemand Shopenhauer...

— Ça, c'est le cadeau d'un garçon, l'acteur Oscar Werner, qui jouait dans « Jules et Jim ».

— Tu n'as que des lectures... heu... sérieuses ?

— Absolument pas. Je lis n'importe quoi, je lis de tout et beaucoup. Remarque, il y a des périodes où je suis incapable de me concentrer sur un bouquin : pendant la durée de mon mariage, soit un an et demi, par exemple... c'est curieux... je ne sais pas pourquoi.

— Dis-moi, tu m'as dit tout à l'heure que tu aimais beaucoup Harry Belafonte et Nina Simone, que penses-tu des chanteurs français ? Eh bien ! j'aime beaucoup Richard Anthony et Françoise Hardy : elle écrit de très jolies chansons, elle chante juste et puis elle est tellement touchante sur scène !

— Te verra-t-on sur scène ?

— Oh non ! Je serais tellement paniquée que je ne pourrais pas émettre un son ! Sur une scène de théâtre, j'ai déjà le trac, mais il est bien plus facile de parler que de chanter !

— Qu'aimes-tu chanter ?

— Mon rêve c'est d'enregistrer un album de folklore de tous les pays : il y a des trésors de chansons en Amérique du Sud, en Afrique, au Japon.

— J'ai lu récemment que tu t'intéressais de près à la mode et à la couture, est-ce vrai ?

— Oui, je m'occupe d'une boutique de mode. Je dessine des modèles, je choisis les tissus. Je vais te montrer ma dernière robe, elle a des broderies d'inspiration marocaine. J'ai des amis qui habitent le Maroc et j'aime beaucoup ce pays : toute la beauté de la côte atlantique avec un climat merveilleux, et on y trouve des plages vraiment désertes, c'est formidable. Et sais-tu ce que l'on a osé me dire ce matin au téléphone ?... que l'on se baignait encore là-bas.

Je regarde Marie : le menton dans le creux d'une main, ses grands yeux perdus dans un rêve qui amène un sourire vague et heureux sur ses lèvres... et je l'ai laissée à ses images de soleil, d'océan et de bonheur.

Danièle DELMAS.

LES GROUPES

(Suite de la page 45.)

Les Chats Sauvages : ils se trouvent en face d'un problème assez semblable, plus complexe même. Le départ de Dick Rivers durant l'été 1962 leur a porté un coup décisif : le public n'a pas admis le changement de chanteur et Mike Shannon a eu beaucoup de peine à s'imposer. Le fait d'avoir changé sept fois de batteur a aussi contribué à diminuer l'homogénéité du groupe.

Les Champions : réunis au début de l'année 1962, ils ont publié plusieurs disques avec le chanteur Jean-Claude Chane, avant d'opter pour la formule instrumentale. Après quelques mois de succès considérable, dû à leur interprétation brillante de « Poupée brisée », ils se sont retrouvés sans « tube ». Leurs qualités techniques et leur sonorité propre n'ont pas réussi à compenser la désaffection des jeunes pour la formule instrumentale.

Les Fantômes : ils fournissent le seul exemple d'un groupe purement instrumental qui ait tenu et connaisse même aujourd'hui une vogue grandissante. Leur fougue n'est pas étrangère à ce succès, mais les Fantômes reconnaissent la fragilité de leur formule, dans le présent.

Mais le facteur saturation n'explique pas seul la progressive disparition des groupes. Il s'est produit aussi une évolution notable dans le domaine du style et de l'orchestration.

La vieille Angleterre elle-même vient de connaître un raz de marée capable de renverser d'un jour à l'autre les valeurs les plus sûres et les mieux établies : après avoir été pendant 5 ans « N° 1 » de tous les hit-parades, les Shadows sont supplantés radicalement par les Beatles. Car les Beatles, eux, chantent. Un tel phénomène n'est-il pas en train de gagner la France ? Aux survivants des groupes français de la « grande époque », nous avons posé la question... Eddy Mitchell : « La formule classique des groupes de rock est encore valable. Avec un chanteur du moins ; mais certainement pas en instrumental. Regardez les Spotnicks, les Tornados... leur succès fut éphémère. Même les Shadows sont en baisse ! »

Dean (soliste des Fantômes) : « L'instrumental devient de plus en plus dur. Pour moi, la formule idéale serait : 3 guitares, une batterie, plus un orgue et un saxo, à condition que chaque musicien soit capable de chanter. D'ailleurs, c'est ce que nous essayons de faire depuis toujours. Le seul ennui, c'est que Charlot chante... like a dum (comme une casserole) ! »

Michel (saxo des Chaussettes) : « Je crois que nous avons fait de gros progrès techniques, mais ça ne suffit pas. Aujourd'hui il faut un son neuf. Nous allons augmenter les Chaussettes d'un saxo baryton pour renouveler la formule. Notre seul avantage sur les autres groupes c'est d'avoir été les premiers... »

Mike Shannon : « La formule me semble de moins en moins sûre, c'est la raison pour laquelle je vais bientôt enregistrer un ou deux disques avec grand orchestre. Les Chats feront peut-être de l'instrumental, mais j'ai bien l'impression qu'il n'y « croient » plus beaucoup eux-mêmes. »

Dan (bassiste des Champions) : « Nous venons de « tourner » pendant plusieurs mois à travers la France, mais musicalement nous n'avons pas évolué. Au contraire, j'ai l'impression de tourner en rond. Personnellement, je pense que l'avenir est aux professionnels du studio : regardez les musiciens de Presley, de Boby Vee, de Ricky Nelson, à Nashville... »

Danny (bassiste des Fantômes) : « Le fait d'accompagner temporairement Eddy Mitchell nous a aidés. Aujourd'hui pour marcher il faut jouer uniquement des « tubes »... et chauffer. Les effets de son, ça ne durera pas longtemps !... »

Les jeunes groupes qui se sont formés cette année ont compris, eux, qu'ils devaient apporter du nouveau, soit en créant un style qui leur soit propre, soit en rajeunissant certaines formules de conception américaine. C'est ainsi que l'orgue électrique est devenu un instrument de premier plan. Parmi ces nouveaux groupes, le plus populaire est sans doute les Aiglons : ces cinq jeunes Suisses, passionnés de musique et d'électronique, se sont en grande partie inspirés des Tornados, en créant en France quelques

(Suite page 78.)

LES GROUPES

(Suite de la page 77.)

hits entièrement construits sur des artifices de prise de son. Mais la formule à ses faiblesses : elle ne permet pas une diversité infinie d'effets, ni une reproduction fidèle sur la scène. A ce propos, les Spotnicks ont souvent connu de sérieux ennuis techniques. Les Aiglons, conscients de leur fragilité, n'ont pas tardé à devenir les accompagnateurs attitrés de plusieurs artistes Barclay (Evy, le Petit Prince). Dans le cadre des tentatives pour créer un son neuf, il faut également citer les Cyclones, cinq jeunes garçons qui ont récemment publié chez Vogue un disque directement inspiré du « Nashville Sound » : le timbre particulier de la guitare solo, sa sonorité et le swing coloré d'un harmonica évoquent les plaines du Far West. Mais le skiffle, cette fameuse musique de western où le rock a puisé une grande partie de ses traditions, n'a pas réussi à s'imposer en France sous une forme instrumentale.

Il semble, en revanche, vouloir connaître la faveur grâce à une nouvelle et dynamique formation vocale (et instrumentale) française, qui a pris un départ assez remarquable : les Missiles. Trois passages à la TV, quelques galas et un premier disque très intéressant paru chez Pathé, viennent de faire de ces quatre jeunes Oranais des espoirs sûrs pour les mois à venir. Sommes-nous en train d'assister à une rentrée en force des groupes vocaux ? Ils se multiplient en tout cas avec une rapidité qui rappelle le grand mouvement de 1961.

En Angleterre, les Beatles atteignent une renommée sans exemple jusqu'alors, tandis qu'un peu partout et à leur image s'installent des groupes aussi brillants que « Gerry and the Pacemakers », « The Rhythm Kings », « Brian Poole and the Tremoloes », etc. Ces formations, lancées en partie par la récente mode du Surf, le lui rendent bien puisque toutes ou presque se réclament de cette danse. Il convient de mentionner à ce sujet pour la France les effervescents Lionceaux, un groupe complet qui tout à la fois chante, joue et danse, engagé il y a quelque temps par Johnny Stark afin de participer aux shows de Johnny Hallyday, et qui chaque soir se taille un beau succès en première partie. Et puis, il y a les Surfs, bien sûr, qui en ce moment « cassent la baraque ». D'ailleurs, pour faire leur connaissance, voyez plutôt la page 22.

Eric VINCENT et Rolland GAILLAC.

LE CAPRICORNE

(Suite de la page 41.)

que vais-je lui offrir ? Est-ce qu'il existe un objet digne d'elle et ne dépassant pas quatre dollars ? Soudain, c'est l'éclair de génie : Elvis se précipite sur ses économies et court... court... vers une maison autour de laquelle il a rôdé deux ou trois fois déjà : la « Sun record Company ». Le soir, il revient, triomphant, un enregistrement sous le bras : l'enregistrement de sa voix. Il chante merveilleusement une chanson qu'il a dédiée à sa mère : « That's All Right, Mama ». Un an plus tard, une copie de cet enregistrement devait tomber entre les mains de San Phillips, directeur de la « Sun Company ». Elvis ne s'en faisait plus pour l'avenir.

Aujourd'hui, à l'apogée de ses succès de chanteur, Elvis s'est mis en tête de devenir acteur. Délaissant presque la chanson pour la carrière cinématographique, il se lance à corps perdu dans son nouveau métier. Il explique d'ailleurs cela par une phrase qui montre qu'il est bien un Capricorne : « Les chanteurs vont, viennent, meurent, mais les acteurs passent à la postérité. »

Capable de grandes idées et de beaucoup de générosité, on raconte qu'Elvis a fait en huit ans pour Tupelo (où il a vécu jusqu'à l'âge de treize ans) et Memphis (où il habite encore) plus que tout ce qu'a pu faire le gouvernement américain depuis que ces deux villes existent.

Généreux Capricorne, Elvis a donc aussi le côté protecteur et « bâtisseur » des natifs du signe. Il a transformé en palais la misérable maison de Tupelo où il a passé sa plus tendre jeunesse, et cela uniquement pour plaire à sa mère. Ayant remarqué un jour que les terrains vagues de Memphis n'étaient pas très esthétiques, il fait construire à leur place des terrains de jeux et des stades, afin que les gosses puissent profiter de ce que lui n'a jamais pu avoir.

Le Capricorne type est un personnage très populaire. Il est inutile de parler de la popularité d'Elvis Presley : les statistiques prouvent qu'elle est du même ordre que celle du regretté John Kennedy. Elvis, d'ailleurs, a le don de plaire : on raconte qu'un jour une jeune journaliste devait rencontrer Elvis pour écrire sur lui un article de critique destructive : pourtant, rarement un papier fut plus élogieux que celui qui sortit de l'interview : le miracle de sa forte personnalité avait opéré.

Non, il n'y a vraiment pas de doute : Elvis est bien le Capricorne par excellence.



copains flashes

PAR ANDRE ARNAUD

Je veux me faire émanciper

D'abord, qu'est-ce que ça veut dire : se faire émanciper ?

Eh bien c'est assez simple. Un garçon ou une fille émancipé... obtient certains droits réservés aux majeurs. Il les obtient alors qu'il a quinze ans, par exemple, ou vingt ans... Ou un âge intermédiaire, n'importe lequel entre quinze et vingt ans. Après vingt ans, il est inutile de se faire émanciper (on sera majeur à vingt et un ans).

Avant quinze ans, pas d'émancipation possible. Quinze ans, c'est l'âge minimum. Et encore, à condition d'avoir l'un de ses parents (père ou mère). Un orphelin, lui, ne peut pas se faire émanciper avant dix-huit ans.

Quelques exemples

Maintenant, prenons l'exemple de Jacques, seize ans, qui veut être émancipé. Il faut que ses parents soient d'accord bien sûr. Sinon, rien à faire. L'acte d'émancipation est très simple. Le juge du tribunal d'instance (l'ancien juge de paix) fait établir une déclaration par son greffier. Le père signe et c'est tout.

Autre exemple : Georges, dix-sept ans, n'a pas de père. Sa mère signe... Et ça suffit.

Enfin, l'exemple de François (quinze ans). Il n'a plus ni père ni mère. Il a un tuteur. Là, impossible de l'émanciper. Il faudrait qu'il ait soit son père, soit sa mère. Orphelin, il doit attendre d'avoir dix-huit ans.

Dès qu'il a dix-huit ans, un conseil de famille se réunit sous la présidence du juge. Le tuteur dit son mot. Et c'est le conseil qui décide ensuite si l'émancipation peut avoir lieu.

Les droits de l'émancipé

Un moins de vingt et un ans émancipé peut avoir un compte en banque. S'il a des biens, il peut les faire fructifier et profiter de leur rapport.

Mais l'émancipé n'est majeur qu'à moitié (si je peux dire...).

Il ne peut pas se débarrasser de ses biens. Vendre la maison, par exemple, qu'un membre de sa famille lui aurait laissée en héritage. Il ne peut pas non plus faire un emprunt. De toute façon, il a près de lui un homme qui s'appelle un curateur et qui l'assiste pour gérer ses biens.

Enfin, un moins de vingt et un ans émancipé n'a pas le droit de vote.

Davantage de droits

Vous me direz que pour celui ou celle qui n'a pas de fortune personnelle... il ne sert pas à grand-chose de se faire émanciper. La liberté que cela donne est assez limitée...

D'ailleurs, émancipés ou pas... les jeunes de moins de vingt et un ans devraient avoir davantage de droits.

Il est en effet surprenant que le droit de vote ne soit pas encore accordé à dix-neuf ans.

L'âge pénal est à dix-huit ans. Un garçon ou une fille de cet âge qui fait une entorse à la loi passe en correctionnelle... Comme un grand ! Il n'est plus jugé par un tribunal pour enfants. C'est donc qu'il est estimé assez âgé pour savoir ce qu'il fait et en prendre la responsabilité.

Edité par Salut les Copains, S.A.R.L. au capital de 100.000 F. — Comité de direction : D. Filipacchi et F. Ténot (directeurs), M. Hermann (administrateur). — Loi 49.956 du 16-7-49 sur les publications destinées à la jeunesse. — Dépôt à la date de parution. — Commission paritaire no 39.264. — Imp. C.D.D., Maisons-Alfort (Seine). — Imprimé en France.
Composition SIRLO, Paris.

SOYEZ DANS LE "VENT"



EN ÉCOUTANT



SALUT LES COPAINS

(Tous les jours, sauf le dimanche, de 17 à 19 heures.)

DANS LE VENT

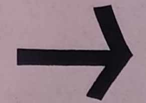
(Tous les jours, sauf le dimanche, de 20 à 22 heures, avec la participation de Richard Anthony, Johnny Hallyday, Sacha Distel, Claude François, Gilbert Bécaud et Marcel Amont)

POUR CEUX QUI AIMENT LE JAZZ

(Tous les jours, sauf le dimanche, de 22 à 22 h 30.)



EN ASSISTANT À



MUSICORAMA

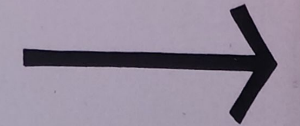
(Le mardi à l'Olympia, selon les annonces faites à l'antenne. Diffusion le dimanche, de 13 à 14 heures.)



EN DANSANT AVEC

BON DIMANCHE LES COPAINS

(Tous les dimanches, de 17 à 19 heures)



et toute la journée* de la musique « Dans le Vent » sur



* de 6 heures du matin à 1 heure du matin.

grâce à **J. CHERAMOUR** 1re Station-Service dynamique du vêtement jeune

76 Champs-Elysées, Paris

ORGANISATION UNIQUE EN FRANCE POUR LA VENTE PAR CORRESPONDANCE DE VETEMENTS POUR LES JEUNES

la mode Copains de Paris à des prix Jeunes Budgets

1 2 3 4 5 4

Tous et toutes, vous pouvez maintenant vous habiller dans votre mode. Ces vêtements ont été créés spécialement pour vous par un modéliste de la jeune génération. Comment vous les procurer ?

1- Vous expédiez le bon de commande en mentionnant soigneusement vos mesures.

2- Vous recevez, sous huitaine, les articles demandés. Paiement : voir bon de commande.



Sélection J. CHERAMOUR - notre photo, de gauche à droite

1 **Pull sport**, pure laine, grosses mailles. Noir jacquard rouge 55,00
Pantalon tergal, qualité lourde. Gris anthracite 65,00

2 **Pull sport**, pure laine, grosses mailles Rouge jacquard blanc et noir........ 50,00
Pantalon ski, "Elastyl Helanca", noir 77,50
(au même prix : **Fuseau ville** "Elastyl Helanca" noir) 77,50
Caban, drap pure laine, imperméabilisé, marine matelassé intérieur rouge 115,00
(même article pour jeunes gens matelassé noir)........ 115,00
Bonnet, pure laine, rouge/noir Mode 15,00
Sac besace "Cheramour", en Cordoual mousse. Inusable, intachable, lavable. Noir........ 25,00

3 **Chemisier** popeline polirisée, minimum de repassage, 1/2 manches, biais noir grand teint. Se fait en rose buvard et bleu mode........ 15,00
Jupe, tergal laine, petits carreaux blanc/noir 40,00

4 **Robe chasuble** en polyester, deux usages, peut se porter seule ou avec un pull ou chemisier, ceinture-lien. Se fait en carreaux blanc/noir et rouge/noir 42,50
Pull col roulé manches longues, Dralon. Se fait en rose/Naples, turquoise/Rio, camel/Cordoue 32,50

5 **Chemisier** popeline polirisée. Minimum repassage, manches 3/4 biais noir, nœud velours noir. Se fait uniquement en blanc. Très mode 20,00
Jupe pure laine, pli creux devant. Se fait en noir........ 29,50

6 **PARURES "CHERAMOUR"**
BROCHE Souris Cheramour en phoque véritable........ 5,00
CANICHE CHERAMOUR en fourrure blanc/noir avec porte-clés........ 6,00
ENSEMBLE AMBROLITE : collier, bracelet, chevalière, boucles d'oreilles. Se fait en noir, vert, rouge, écaille 16,50
COLLIER "CLEOPATRE" métal blanc 15,00

modèles déposés — échange en cas de non-conformité de taille

BON **DE COMMANDE** à envoyer à **SOCDAM**
CREATIONS J. CHERAMOUR
Boite postale PARIS 192-17

Nom ____________ Prénom ____________

Adresse No _____ Rue ____________

Localité ____________ Département ____________

Désignation	Tour de taille	Tour de poitrine	Age	Prix

Paiement : contre remboursement (1,5 F pour frais).
chèque bancaire ou virement postal C.C.P. Paris 20269-28 joint à la commande.
Pour les commandes inférieures à 60 F : frais de port 1,5 F quel que soit le mode de règlement.
Commande minimum : 10 F